

Patrick Ferrer

Le baiser de Pandore

Roman noir

Copyright © 2012-2017 Patrick Ferrer. Tous droits réservés

« Et je vis une femme assise sur une bête écarlate,
pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes.
Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate,
et parée d'or, de pierres précieuses et de perles.
Elle tenait dans sa main une coupe d'or, remplie d'abominations
et des impuretés de sa prostitution. Sur son front
était écrit un nom, un mystère : Babylone la grande,
la mère des impudiques et des abominations de la Terre. »

Apocalypse 17:3-5

Prologue

Faubourg de Kiev, URSS,

février 1987

Les plafonniers venaient de s'éteindre, abandonnant à l'obscurité le dortoir bercé par le souffle des respirations. Il n'y avait ni volets ni rideaux aux fenêtres pour empêcher la lune blafarde d'allonger ses ombres sur les formes endormies. L'horloge au loin sonna douze fois, appelant les esprits malins à s'échapper de leurs domaines d'exil pour venir hanter les vivants. La fillette allongée sur le lit de métal retint son souffle pour s'efforcer de déceler leur présence dans l'obscurité. Même le bruit de son cœur lui parut trop bruyant, résonnant comme un cognement sourd dans la pièce. Dans l'espace entre deux battements, elle essaya de démêler les bruissements qui peuplaient la nuit. La peur est un animal furtif qu'il faut apprivoiser avant qu'il ne vous

dévore de l'intérieur. Un tapotement à la fenêtre la fit sursauter, un bruit de griffes courant sur le verre. Une ombre glissa sur les murs, se mouvant au rythme du staccato cristallin. La fillette se réfugia derrière les draps rêches et récita à voix basse les incantations qui maintenaient les issues fermées aux esprits nocturnes. Les coups de griffe s'amplifièrent, la forme s'agitant avec d'autant plus de fureur. On devinait ses hurlements muets à travers le verre partiellement opaque. Elle se répéta que ce n'était qu'une branche agitée par le vent venant cogner la vitre. Elle ne pouvait lui faire de mal, mais qu'y avait-il de si terrible dehors pour que les arbres eux-mêmes viennent implorer asile ?

La fillette sortit prudemment du lit, redoutant le moment où ses pieds allaient toucher le carrelage. Le sol était glacé comme la main d'une morte. On ne leur accordait pas de chaussons, c'était un luxe interdit, pas même de chaussettes de feutre. La plupart des enfants allaient pieds nus comme, leur disait-on, ceux des pays capitalistes qu'on montrait courant sur les plages aux actualités. Ses orteils se crispèrent sous la morsure du froid et elle s'efforça de ne pas lui résister, de le laisser traverser son corps. Un truc qu'elle avait appris dans les plaines gelées où elle avait grandi. Elle se redressa et

s'enveloppa dans sa chemise de coton, tellement usée par endroits qu'on en voyait la trame. Longeant sur la pointe des pieds la rangée de lits identiques, elle s'arrêta devant la porte du dortoir et se haussa sur les orteils pour atteindre le carreau de verre dépoli qui servait de judas. Si quelqu'un arpentait le corridor, son ombre viendrait masquer la lueur des veilleuses. Elle entrouvrit la porte. Il leur était interdit de se déplacer la nuit, même pour aller aux toilettes. Pas tant pour protéger les pensionnaires d'elles-mêmes que des taciturnes gardiens qui hantaient l'édifice. À cette heure-ci, l'alcool les avait plongés dans une stupeur hébétée et ils ne s'aventuraient plus hors de leur guérite, mais on n'était jamais certain. L'ivresse les rendait parfois violents et personne ne viendrait lui porter secours si elle se faisait prendre.

Elle fit un effort pour s'abstraire des bruits feutrés du dortoir, se concentrant sur ceux qui filtraient par l'entrebâillement. Tout était silencieux. Relevant le pan de sa chemise pour la coincer dans sa culotte, elle se mit en route à quatre pattes. Une vingtaine de mètres la séparait de sa destination. Elle devait pour l'atteindre passer devant le bureau des vigiles dont la porte vitrée donnait sur le couloir. Elle glissa sur le sol de brique, écorchant légèrement la peau

de ses genoux, et se faufila sans encombre sous la vitre. Il ne lui restait plus qu'à traverser le filet de lumière s'échappant de la porte entrebâillée. Alors qu'elle allait le franchir, quelque chose bougea à l'intérieur. La fillette se figea. Elle ne savait que trop bien ce qui se passerait si un garde la surprenait ainsi. Une goutte de sueur glissa le long de sa joue, perle salée qui disparut dans sa bouche. Elle attendit, immobile, mais le bruit ne se reproduisit pas. Elle ne pouvait pas rester ainsi indéfiniment, il lui fallait avancer, mais lorsqu'elle voulut bouger, la peau de ses mains et de ses genoux était comme collée au sol pendant que le froid s'insinuait insidieusement en elle. Incapable de supporter plus longtemps les aiguilles qui s'enfonçaient dans sa chair, elle se releva et franchit à pas rapides la distance la séparant de l'autre dortoir, ouvrit la porte et se faufila à l'intérieur.

Progressivement, les formes surgirent de l'obscurité. Une rangée de lits, les mêmes fenêtres hautes révélant des silhouettes endormies. Elle avança jusqu'au septième lit. La fillette qui y était allongée se redressa immédiatement lorsqu'elle la toucha. Elles échangèrent un baiser furtif et une étreinte, s'imprégnant de la chaleur de l'autre, puis se dévêtirent d'un même geste. La pâle clarté lunaire révéla

l'albâtre identique de leur peau, les courbes timides de leur poitrine qu'on aurait dites issues du même moule. Elles troquèrent leur chemise, sans dire un mot, puis la nouvelle arrivée se glissa dans le lit tandis que l'autre disparaissait à son tour dans l'obscurité. Un rai de lumière pénétra la pièce le temps d'un battement de cœur avant de s'éteindre dans un cliquetis.

La fillette se blottit entre les draps encore chauds, attendant que ses tremblements se dissipent avant de s'abandonner au sommeil.

*

La salle du réfectoire résonnait encore du brouhaha des pensionnaires dont le petit-déjeuner avait été interrompu quelques instants plus tôt. Les restes du repas avaient été abandonnés à la hâte sur les longues tables de bois. L'air hivernal s'engouffrant par les fenêtres avait transformé la pièce en une immense chambre froide. Le long du mur, une trentaine de fillettes étaient alignées sous l'œil sévère d'un petit homme en uniforme. Pavel Bourguinov dirigeait depuis

des lustres cet internat auxiliaire auquel le ministère de l'Éducation de l'Union soviétique confiait les enfants abandonnés, particulièrement ceux qualifiés de « débilés ». Cette institution n'avait d'autre but que d'héberger les « imbéciles », comme on les appelait ici, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'âge d'être transférés à l'asile psychiatrique où ils finiraient leurs jours. Pour ceux qui avaient survécu.

Bourguinov ordonna aux filles d'enlever leur chemise de nuit. Elles s'exécutèrent, se pressant ensuite les unes contre les autres pour essayer de conserver un peu de chaleur. Même les plus âgées, qui ne devaient guère avoir plus de treize ans, ne faisaient rien pour cacher leurs jeunes poitrines hérissées par le froid. Par crainte de brimades, peut-être, ou parce qu'elles n'avaient aucune notion d'intimité. Bourguinov fit claquer sa cravache. Il était engoncé dans l'uniforme gris-vert de l'armée soviétique dont il ne se séparait jamais. Son embonpoint indiquait une position privilégiée dans l'échelon du Parti. Lui au moins ne manquait de rien et il le montrait. Il fit aligner les fillettes devant lui et se mit à arpenter leurs rangs comme un caporal avant la bataille.

— On m’a encore rapporté des vols dans les cuisines. L’intégrité des camarades travailleurs ne pouvant être mise en cause, les coupables sont forcément ici. Les vigiles ont d’ailleurs remarqué des va-et-vient nocturnes. Vous allez rester ici, dans le froid, jusqu’à ce que vous me désigniez celles d’entre vous qui se permettent d’enfreindre ainsi la discipline. Je sais que vous les connaissez. C’est à cause d’elles que vous êtes punies.

Les fillettes gardèrent les yeux baissés. La délation était monnaie courante à l’internat, un moyen d’obtenir de maigres avantages ou les faveurs des surveillants. Mais attirer l’attention du directeur Bourguinov n’était pas une bonne chose. Elles savaient en leur for intérieur qu’elles étaient toutes coupables, d’une façon ou d’une autre. Coupables d’exister, délaissées par leurs parents, des rebus de la société dont personne ne voulait. Des furoncles sur la face parfaite du Parti. Elles avaient été jugées inaptées à l’éducation, leurs esprits incapables d’assimiler les enseignements marxistes-léninistes les plus simples. Elles avaient l’habitude de ce genre d’humiliation, préliminaires à une autre démonstration de cruauté de la part du camarade Bourguinov.

— Votre silence ne fait qu'aggraver votre cas. Est-ce ainsi que vous remerciez le Parti des faveurs qu'il vous fait en vous recueillant, en s'occupant de vous comme ses propres enfants, vous que même vos parents ont renié ?

Des larmes de fatigue et de peur roulaient déjà sur les joues des plus jeunes mais aucune voix ne s'éleva.

— Très bien, je vais devoir désigner l'une d'entre vous au hasard. Vous ne me laissez pas d'autre choix.

Bourguinov arpenta la file en faisant claquer sa cravache, cherchant à provoquer la réaction qui indiquerait sa prochaine victime. Il passa plusieurs fois devant les deux sœurs aux yeux gris avant de s'arrêter. Il ne les avait pas remarquées auparavant. Il est vrai que l'internat était vaste et qu'il n'accordait guère d'intérêt à la section des cadettes, la plupart étant à peine pubères. Les deux filles se ressemblaient comme deux gouttes d'eau, mais l'une était empruntée et gauche tandis que l'autre affichait une sorte d'indifférence détachée. L'aînée sans doute. Elle avait des cheveux clairs que les courants d'air balayaient autour de son visage. Il la contempla un instant, ses yeux éteints parcourant les formes naissantes. À l'opposé de ses camarades, la fillette

ne tremblait pas. D'un coup de cravache, il la fit sortir des rangs. Elle ne put s'empêcher d'avoir un mouvement de recul lorsqu'il s'approcha d'elle. Bourguinov sourit.

— De quoi as-tu peur, gamine ? L'innocent n'a rien à craindre. Aurais-tu quelque chose à me cacher ?

La fillette se garda de répondre. Ses yeux gris soutinrent les siens avant de se détourner. Bourguinov fut déçu de n'y lire aucune émotion. Cette fille avait besoin d'une leçon. Et son devoir était de la lui donner.

— Très bien, je vais m'occuper de toi. Vous autres, rhabillez-vous et sortez. Que je ne vous y reprenne plus !

Sa sœur jumelle, restée dans les rangs, eut un moment d'hésitation mais un regard de l'aînée la renvoya avec les autres. Les filles abandonnèrent le réfectoire sans même prendre le temps de passer leur chemise, de peur qu'il ne change d'avis. Lorsque la dernière eut quitté la pièce, Bourguinov se mit à tourner autour de la fillette aux yeux gris en la dardant de sa cravache.

— Ça m'ennuie d'avoir à te punir, tu sais. Je vois bien que tu n'es pas comme les autres, tu sembles plus mûre et plus responsable. Mais je ne peux laisser aucune infraction

impunie, tu comprends. La discipline en souffrirait. C'est dans votre bien à toutes. Évidemment, il ne tient qu'à toi que je fasse preuve d'indulgence. Il faudra simplement être gentille avec moi.

Il continua à promener la cravache sur sa peau, distribuant des petits coups secs chaque fois que la fillette essayait de se dérober. Elle n'avait pas encore beaucoup de poitrine mais de jolies fesses et, sous le triangle de sa culotte, on devinait l'ombre de sa jeune toison. La fillette ne répondit pas et garda les yeux fixés sur les particules dorées qui tourbillonnaient dans la lumière du jour naissant. Elle ne semblait éprouver aucune peur, comme si les menaces voilées de l'homme n'avaient aucun sens pour elle. Était-elle totalement stupide ou cherchait-elle à l'irriter ? La cravache décrivit un arc de cercle et s'abattit avec un claquement, imprimant une marque enflammée à la base de son cou. Les genoux de la fille fléchirent mais elle ne cria pas.

— Regarde-moi quand je te parle ! Es-tu sourde ?

Aucun son ne sortit de la bouche de la gamine, mais une larme roula le long de sa joue avant de mourir sur sa gorge. Cette vue électrisa Bourguinov qui se rapprocha encore. Son

haleine empestait l'alcool bon marché, obligeant la fillette à détourner la tête.

— Alors, on fait moins la fière ? Tu es nouvelle ici, ça se voit. Mais tu apprendras...

Bourguinov l'accula contre le mur de pierre. Elle fit un geste pour se dérober mais l'homme la retint par les cheveux. Pendant que son immonde visage s'approchait du sien, elle sentit ses doigts s'insinuer sous sa culotte, cherchant son ventre. Elle resserra instinctivement les jambes et l'homme tira si violemment sur ses cheveux qu'elle eut l'impression que la peau de son crâne allait se décoller.

— Petite idiote, qui es-tu pour oser me défier ? Tu m'appartiens, tu entends ? Vous m'appartenez toutes. Sans moi, vous n'êtes rien. Tu sais ce qui arrive aux insoumis ? Tu veux aller faire un tour à l'asile neurochirurgical pour apprendre les bonnes manières ?

Sous l'effet de l'alcool et de l'excitation, Bourguinov bavait sur elle comme une hyène sur sa proie. Elle étouffa le cri qui emplissait sa gorge. *Il ne faut pas gémir*, se dit-elle.

— Écoute-moi bien, imbécile. À partir de maintenant, tu feras exactement ce que je te dirai ou tu finiras dans l'un de

ces asiles où l'on n'entendra plus jamais parler de toi. À moins que je ne m'en prenne à ta sœur. Peut-être préférerais-tu cela ?

— S'il vous plaît, camarade Directeur. Ma sœur n'a rien fait.

— Ah ! Tu parles maintenant ! J'aurais dû commencer par là. Oui, je pense que je vais m'occuper d'elle. Elle saura sans doute mieux que toi accepter la punition qu'elle mérite.

Bourguinov fit geste de se retirer et la fillette s'accrocha à lui.

— Je vous en supplie, camarade Directeur, ne lui faites pas de mal.

— Je ne vois pas ce qui m'en empêcherait. À moins que tu n'aies quelque chose à confesser.

— S'il vous plaît. Je ferai... ce que vous voudrez.

— Voilà qui est mieux. Alors, tu reconnais que c'est toi la coupable ?

La fillette baissa la tête en signe de soumission.

— Tu vois ? Mon instinct ne me trompe jamais. Comment t'appelles-tu, débile ?

— Délia, camarade Directeur.

— Eh bien, Délia, mets-toi à genoux pour recevoir ta punition.

Pendant qu'elle s'exécutait, les doigts boudinés du petit homme s'affairèrent fébrilement sur les boutons de son pantalon.

*

Délia passa le reste de la journée claustrée dans les toilettes, prise de violents spasmes. Lorsqu'elle eut vomi le contenu entier de son estomac, son corps continua à se convulser comme s'il voulait se vider de l'intérieur. Dès qu'elle le put, elle se retira dans le dortoir et attendit en tremblant que tombe la nuit. Ce fut sa sœur jumelle qui vint la rejoindre ce soir-là, mais Délia s'accrocha à elle comme un noyé à sa dernière bouffée d'oxygène quand vint le moment de se séparer.

— Que se passe-t-il, grande sœur ? Nous ne pouvons pas rester ensemble. On nous punirait.

Délia ne répondit pas et resserra son étreinte. Sa cadette n'avait pas de nom. On lui en avait donné un à sa naissance mais elle n'y avait jamais répondu. Le seul qu'elle eut jamais accepté était celui de Doushka, petite sœur. Délia n'était son aînée que de quelques minutes mais Doushka n'avait jamais été capable de grandir au même rythme qu'elle. Comme si quelque chose était cassé en elle. Tant qu'elles étaient bébés, personne ne s'en était aperçu, mais la différence entre elles s'était faite chaque jour plus évidente. Le docteur avait dit que c'était le manque d'oxygène à la naissance. Doushka n'était pas stupide, elle vivait simplement dans un monde légèrement différent. Les adultes ne comprenaient pas cela et l'appelaient idiote.

Chaque nouvelle victoire dans sa conquête du monde qui l'entourait avait pour Délia un goût terriblement amer. Elle était devenue l'étalon contre lequel se mesurait l'anormalité de sa sœur. Elle se demandait souvent si les gens l'auraient remarqué si elle n'avait pas été là. En fait, c'était elle la coupable. C'était elle qui lui avait volé l'air dont elle avait besoin au moment de naître, lui dérobant une partie de son âme. Par égoïsme, dans la pulsion brutale de survivre, dans la lutte aveugle pour être la première, l'aînée.

Plus tard, quand leurs parents avaient été enterrés dans de grands cercueils de plomb, les employés du ministère avaient essayé sans succès de la séparer de sa petite sœur. Ils lui répétaient qu'elle, Délia, était normale, éduquée, qu'une vie productive l'attendait au service du Parti, qu'elle ne pouvait pas sacrifier tout cela pour suivre sa sœur dans une institution dont elle ne pourrait jamais ressortir. Délia était restée prostrée des jours durant, refusant de se nourrir et se souillant comme un enfant jusqu'à ce qu'ils les enferment à jamais dans cet internat auxiliaire. Ensemble.

Aujourd'hui, blottie dans les bras de Doushka, la même angoisse lui tordait les tripes. Elle sentait encore sur sa peau les doigts moites du directeur, la puanteur de sa transpiration. Les jumelles ne pouvaient avoir de secrets l'une pour l'autre et même si les mots ne paraissaient avoir aucun sens, même si elle comprenait à peine ce qu'elle disait, elle lui raconta tout. Doushka la serra contre elle, baisant ses larmes en murmurant des mots de réconfort. bercée par les mots d'amour et les caresses, Délia parvint finalement à s'endormir dans le giron protecteur de sa petite sœur.

L'impression que quelqu'un la touchait l'éveilla en sursaut. Elle regarda autour d'elle mais il n'y avait personne.

Elle était seule dans le lit et le prénom inscrit sur sa chemise de nuit n'était pas le sien. Le ciel était déjà rose, d'un moment à l'autre le soleil remplirait la pièce, une nouvelle journée allait commencer. Elle aurait voulu mourir mais savait que ce n'était pas possible. Lorsque la surveillante vint les sortir du lit, elle se précipita vers les douches communes. Doushka l'y rejoignit peu après et lorsqu'elle se déshabilla, Délia remarqua la marque violette qui striait la base de son cou. Elle posa le doigt dessus, comme une interrogation, et Doushka laissa échapper une grimace, mais elle ne sut si c'était de douleur ou de gêne.

— Comme ça, nous sommes pareilles, lui dit-elle.

Pareilles. C'était un jeu qu'elles connaissaient bien. Un jeu par lequel elles s'amusaient à tromper les adultes quand elles étaient petites. Voyant que personne n'accepterait Doushka telle qu'elle était, elle lui avait appris à se comporter comme elle, à paraître « normale ». Elles avaient passé de longues heures face au grand miroir à s'entraîner. Doushka reproduisait ses gestes, ses expressions, les mots qu'elle utilisait, s'exerçant parfois jusqu'à ce que ses muscles se tétanisent. Personne ne voulait jouer avec « la débile » à l'école, mais quand elles eurent fini leur apprentissage, même

les enfants ne pouvaient plus les discerner l'une de l'autre. Délia trouvait un curieux sentiment d'apaisement à rester blottie dans un coin de la cour, le regard vide et la lèvre molle, tandis que Doushka sautait joyeusement à la corde avec les autres filles ou jouait à tire-culotte avec les garçons.

Le jeu les entraînait parfois, surtout depuis qu'elles avaient découvert qu'il leur était facile de commettre de petits larcins sans être punies. Il suffisait de prétendre que la coupable était la cadette, l'innocente, la débile pour échapper au châtiment. Même leurs parents étaient impuissants à distinguer le vrai du faux. En désespoir de cause, leur mère avait insisté pour qu'elles portent des vêtements distinctifs sur lesquels elle avait brodé leur prénom. Sans s'en douter, elle leur avait ouvert une autre porte. Il leur suffisait maintenant d'échanger leurs tenues pour passer d'une identité à l'autre.

Ce nouveau subterfuge n'était pas sans risque pour Délia qui abandonnait ainsi sa propre identité, mais c'était un sacrifice qu'elle faisait avec joie. Voir Doushka heureuse allégeait le sentiment de culpabilité qui la hantait. Les tares de sa sœur n'étaient après tout que la manifestation de ses propres péchés.

L'internat était aujourd'hui leur seul terrain de jeu, leur seule liberté étant de changer de rôle entre elles, de tromper les surveillants, les infirmiers, de passer si rapidement d'une identité à l'autre que personne n'était conscient du drame subtil qui se jouait sous leurs yeux. Mais aujourd'hui, lorsque vint le moment de se rhabiller, Doushka refusa de lui rendre sa tunique. Ce n'était pas la règle.

— S'il te plaît, grande sœur, laisse-moi encore un peu. Les gens sont moins méchants quand je suis toi.

La règle voulait qu'elles se substituent l'une à l'autre au moins une fois par jour, mais Délia, ce jour-là, n'eut pas le courage de refuser. Ce n'était pas par compassion, elle était encore incapable de maîtriser ses tremblements au souvenir de ce qui s'était passé la veille.

Le directeur ne se manifesta d'ailleurs pas ce jour-là. Lorsqu'elle retrouva Doushka le soir au réfectoire, celle-ci lui assura que sa journée avait été calme. Mais elle refusa de lui rendre sa tunique et, après une longue embrassade, la renvoya dormir en la suppliant de la lui laisser encore un peu. L'idée de devoir à nouveau affronter les assauts obscènes du directeur empêcha Délia de protester et elle accepta

docilement que celle-ci continue à jouer son rôle. Encore un peu, le temps qu'elle récupère. Bourguinov, après tout, ne pouvait pas faire de mal à sa petite sœur.

Les jours passèrent ainsi sans qu'elle puisse trouver le courage de reprendre sa place. Elle n'était d'ailleurs pas certaine que ce fut une bonne chose. Doushka semblait s'épanouir un peu plus chaque jour dans son nouveau rôle. Elle avait acquis une aura lumineuse et ses yeux n'avaient jamais été aussi brillants. Même sa gaucherie malade semblait avoir disparu. Peut-être était-ce ce dont elle avait besoin, de pouvoir être considérée comme « normale » assez longtemps pour pouvoir effectivement le devenir ? Peut-être que si elle lui laissait assez de temps...

Pavel Bourguinov ne se montrait d'ailleurs plus guère dans leur aile de l'internat. On chuchotait que c'était à cause d'une des filles du dortoir des grandes, une belle rousse qui se vantait de s'être « faits » tous les hommes de l'établissement. Délia ne comprenait pas les rires nerveux lorsque les filles parlaient de « ça » avec des airs entendus. Tout ce qu'elle ressentait à l'idée qu'un homme puisse la toucher, c'était l'envie de vomir.

Mais si la rumeur était vraie, elle n'aurait plus à craindre les ignobles promesses que le directeur avait proférées à son égard. Elle n'aurait plus à se cacher. Il fallait qu'elle en ait le cœur net. Il était dangereux de se frotter aux pensionnaires plus âgées, celles-ci se défoulaient facilement sur les plus faibles. Mais le souvenir de Bourguinov effaçait tout le reste.

Le seul endroit où les deux groupes se croisaient, c'était durant les douches, où les grandes s'étaient approprié les meilleures places. Les cadettes évitaient soigneusement de se mêler à elles, on racontait d'étranges histoires à leur sujet, mais personne ne s'offusqua quand la débile s'aventura dans leurs quartiers réservés. Adoptant la naïve franchise des simples d'esprit, Délia aborda la fille rousse alors qu'elle sortait de la douche.

— On dit que le camarade Bourguinov est amoureux de toi. Tu en as de la chance.

L'autre lui rit à la figure. C'était une très belle fille, aux seins volumineux pour son âge et dont le net triangle pubien avait la couleur fauve de ses cheveux.

— Pourquoi, il t'intéresse ? Il a la plus grosse queue de tous les hommes ici. Tu ne penses quand même pas que je

vais le partager avec une gamine comme toi. Ne t'avise pas de l'approcher, débile.

La rousse lui décocha un violent coup de genou au bas-ventre qui la laissa pliée sur le carrelage humide. Les larmes qui lui échappèrent n'étaient pas des larmes de douleur. Délia ne revit Pavel Bourguinov qu'une fois après cela, durant une inspection de routine, et lorsqu'il arriva à sa hauteur, elle le regarda d'un air absent, laissant un filet de morve dégouliner vers sa bouche sans l'essuyer. Le directeur se détourna avec une grimace de dégoût. Elle avait finalement vaincu le monstre et, à partir de ce jour-là, cessa de le fuir dans ses cauchemars.

*

L'investigateur Anatoly Brejinsky franchit la porte du bureau où se trouvaient les deux corps. On l'avait averti que la scène n'était pas belle à voir, mais la violence étalée sous ses yeux lui fit monter la bile à la gorge. Il prit une profonde inspiration avant d'avancer dans la pièce tandis que deux miliciens à l'entrée retenaient les enfants qui tentaient

d'apercevoir les cadavres. Son assistant avait déjà commencé à relever les indices qu'il collectait dans des sacs en plastique. L'investigateur laissa échapper un grognement.

— Tu aurais pu attendre que le photographe soit là.

— Cela nous fera gagner du temps, camarade Brejinsky. De toute façon, il n'y aura pas d'enquête. Je doute que le ministère de l'Éducation veuille ébruiter une affaire aussi sordide.

— Pour l'instant, camarade Pietrov, et jusqu'à preuve du contraire, c'est moi qui suis chargé de cette affaire.

— Comme tu voudras, mais tu verras que j'ai raison. On n'est pas à Moscou et le Parti ne peut se permettre ce genre de scandale en ce moment. Mieux vaut nettoyer tout ça de la manière la plus expéditive.

— On verra. En attendant, nous avons un travail à faire. Qui sont les victimes ?

L'assistant désigna le cadavre à demi nu d'un homme corpulent baignant dans une mare de sang noir. Il avait dû se traîner jusqu'à la fenêtre à en juger par la traînée sombre sur

le sol, peut-être pour appeler du secours, à moins que ce ne fût pour essayer d'échapper à son assaillant.

— Le respecté camarade Pavel Ivanovitch Bourguinov, décoré de l'ordre de Lénine, et jusqu'à hier soir directeur de cet internat auxiliaire pour enfants abandonnés. « Auxiliaire » veut dire qu'ils ne sont pas entièrement...

— Je sais ce que ça signifie. De quoi est-il mort ?

— Je ne suis pas légiste, mais je dirais hémorragie massive au niveau du cou et du bas-ventre.

— Du bas-ventre ?

— La victime a été châtrée, si tu préfères.

Le camarade Brejinsky eut une hésitation.

— Je ne savais pas que l'on pouvait en mourir.

— Je suppose que l'entaille à la gorge n'a pas aidé mais, vu la quantité de sang, on les lui a... hum, tu vois ce que je veux dire, avant de l'égorger. Ça saigne moins, tu sais, quand le cœur a cessé de battre.

— J'ai compris, merci.

L'investigateur se pencha sur le cadavre et souleva le mouchoir avec lequel son assistant avait pudiquement couvert la plaie. Ce n'était pas exactement la procédure standard mais Anatoly pouvait comprendre.

— On dirait que ça a été fait à la scie, les chairs sont déchiquetées.

— Définitivement pas un outil aiguisé. Le ou la coupable avait l'intention de provoquer une douleur maximale. Tu comprendras en voyant l'autre victime.

Anatoly Brejinsky se dirigea vers le coin de la pièce où gisait le corps nu d'une jeune fille. Il eut un second haut-le-cœur. Le ventre de la fillette semblait avoir explosé, libérant une masse d'entrailles luisantes qui continuaient à remuer faiblement tel un amas de vers géants. Ils semblaient animés d'une vie propre sous l'effet des gaz et des liquides qu'ils contenaient encore. Il avait vu des blessures similaires pendant la guerre et savait qu'elles n'étaient pas mortelles si aucun organe vital n'était touché. Pourtant la raideur cadavérique de la fille ne laissait aucun doute, ni l'angle bizarre de sa tête contre le pied du bureau. Le visage se cachait pudiquement derrière un rideau de cheveux roux.

— Et celle-là ?

— Elena Zubitskaya. Une patiente de l'internat. Réputée être une sacrée chatte en chaleur d'après les premiers témoignages. J'ai peur que, cette fois, elle ne soit allée un peu trop loin.

— Comment a-t-elle été tuée ?

— À part l'éviscération ? Fracture de la nuque, à première vue. Elle a dû heurter le coin du bureau.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Comment l'homme aurait-il pu faire ça ? As-tu déjà pris un coup de pied dans les parties ?

— Je vois ce que tu veux dire. Remarque que l'effet est peut-être différent dans ce cas précis mais je n'ai pas envie de me porter volontaire pour en faire le test. Les légistes devraient avoir plus d'informations à ce sujet. La façon dont je vois la scène, la fille l'a violemment mordu au moment où il... enfin, tu comprends. Volontairement, par autodéfense ou sous l'effet d'une crise brutale. Les filles qui sont ici... elles ne sont pas vraiment normales. Elle a du sang plein la bouche et les mains. Il l'a repoussée violemment, sa tête a

heurté la table. Le reste est facile à imaginer. Réalisant la portée de son geste, le déshonneur...

Anatoly Brejinsky se pencha sur le corps de la fillette et écarta les mèches rousses qui lui couvraient le visage. Ses yeux fixes étaient d'un vert lumineux. Elle retenait une beauté troublante dans la mort, si ce n'était pour sa bouche barbouillée de sang séché sur laquelle se dessinait un rictus de douleur. Ou peut-être était-ce du plaisir. Il se releva péniblement.

— Et le membre ?

— Je ne l'ai pas vu. Tu crois qu'elle l'a... ?

Le jeune assistant fut secoué d'un frisson.

— L'autopsie nous le dira. As-tu trouvé l'arme qui a pu provoquer ce genre de blessures ?

L'investigateur pointait vers le ventre ouvert de la fille. L'assistant lui tendit un sac en plastique. Il contenait un rasoir pliant, une arme très répandue en Union soviétique vu la pénurie de lames jetables.

— Les objets coupants ne sont-ils pas prohibés dans ce genre d'institutions ?

— Probablement. Mais qui pourrait interdire au directeur lui-même d'en posséder un ? D'après son adjointe, le camarade directeur Bourguinov était un homme qui se consacrait à son travail au point de ne pas rentrer chez lui certains soirs. Il gardait un nécessaire de toilette dans son bureau.

— D'autres marques de coupures ou de lutte, sur l'homme ou sur la fille ? Les mains ?

— Je n'ai rien remarqué. L'autopsie, s'il y en a une, pourra le confirmer, mais je pense qu'elle était déjà morte au moment où il l'a éventrée, par vengeance, avant de se donner la mort.

— Tu tires encore des conclusions hâtives, camarade Pietrov. Les choses ne sont pas toujours aussi simples qu'elles le paraissent. S'il voulait se donner la mort, il existe des méthodes moins douloureuses.

— Dans l'état où il était, je ne pense pas que la douleur ait été sa préoccupation principale. Bien sûr, je n'ai pas ton immense expérience, camarade Investigateur. Je ne suis qu'un modeste milicien et je n'ai pas étudié à Moscou comme toi. Puis-je néanmoins me permettre de te rappeler que nous

n'avons pas encore atteint notre quota de cas élucidés ce mois-ci ? Ce serait, je pense, une erreur de compliquer le cas présent qui me semble déjà résolu. Les pensionnaires de cet établissement sont médicalement reconnus comme anormaux, destinés à finir leurs jours dans un asile, pour leur propre sécurité et celle des autres. La plupart sont probablement inoffensifs, mais il y a toujours un pourcentage de désaxés violents. Le camarade Bourguinov était mieux placé que quiconque pour le savoir.

— Peut-être n'a-t-il pas su résister à la beauté troublante de la jeune Elena.

L'investigateur jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le bâtiment faisait un U de part et d'autre du bureau du directeur. De là, il pouvait aisément contempler les deux ailes de son établissement, dont il était en quelque sorte le centre.

— Personne n'a rien entendu ?

— Tu oublies où nous sommes. Les cris, ce n'est pas quelque chose d'étrange ici. Surtout au milieu de la nuit.

— Il y a quand même des surveillants, non ?

— Les dortoirs sont à l'autre bout du bâtiment. Le boulot des vigiles est de veiller sur les enfants, ils n'avaient pas de raison particulière de venir par ici. Sans compter que...

Le jeune assistant laissa la phrase en suspens.

— Que... quoi ?

— Non, rien. Ce sont des camarades dévoués qui font un devoir difficile avec toute la conscience professionnelle possible.

— Évidemment. J'aimerais quand même interroger ceux qui étaient de garde cette nuit.

— Si tu veux, mais je persiste à penser que c'est une perte de temps.

— Laisse-moi la corvée de penser et occupe-toi de réunir les pensionnaires des dortoirs et les membres du personnel concernés.

— Les surveillants de nuit ont dû rentrer chez eux.

— Fais de ton mieux, je te rejoins dans un instant. Bourguinov était-il marié ?

— Une femme et trois enfants. Ils n'ont pas encore été informés. Je pensais que tu voulais peut-être te faire une idée avant de rendre la nouvelle publique.

— Tu as bien fait, camarade Pietrov. Bon sang, quel gâchis !

Une fois seul, l'investigateur se mit à arpenter la scène du crime, notant la façon dont les corps étaient étalés, les objets qui les entouraient, les taches de sang qui éclaboussaient le sol, les meubles et jusqu'aux murs.

Au bord d'une des flaques noirâtres se dessinait la marque d'un pied nu, un pied d'enfant. S'approchant du cadavre de la fille, il examina ses pieds. Ils étaient trop grands pour avoir laissé une telle empreinte, qui plus est leur plante ne présentait pas de traces de sang. Le spectre d'une troisième personne fit son apparition dans la pièce. Quelqu'un avait assisté à ce qui s'était passé. Quelqu'un qui les avait vus se vider de leur sang. Un témoin innocent sans doute, un enfant n'aurait pu accomplir un tel acte. C'était étrange qu'il ne se soit pas manifesté. Il faudrait comparer les empreintes de pieds des autres pensionnaires. Chercher les résidus de sang au Luminol. Il allait avoir besoin d'une équipe d'experts.

En aurait-il le temps ? Les gens du ministère de l'Éducation ne tarderaient pas à être mis au courant à travers le réseau tentaculaire d'informateurs qui hante les services publics. L'intérêt de l'État passait bien avant celui de ses citoyens. L'investigateur se doutait bien que ses soupçons n'intéresseraient personne s'ils devaient retarder l'inévitable conclusion qu'un membre honoré de l'Ordre de Lénine ne pouvait qu'avoir été l'innocente victime de sa mission sacrée pour le plus grand bien du Parti.

Anatoly Brejinsky haussa les épaules, sortit de la pièce et referma la porte sur les deux corps mutilés et silencieux. Un silence qu'ils emporteraient sans doute dans la tombe.

*

Les pensionnaires de l'étage avaient été réunies dans la salle de réfectoire. Il n'y avait que des fillettes à ce niveau, les plus âgées étaient à l'étage supérieur, les garçons dans une aile séparée. Elles étaient en chemise de nuit, les cheveux en bataille, leur visage reflétant une excitation muette. Les rumeurs les plus folles couraient dans les dortoirs. Certaines

disaient que le directeur était mort, d'autres qu'une des grandes avait été découpée en morceaux. Les plus audacieuses s'étaient aventurées jusqu'au bureau du directeur et disaient avoir eu le temps d'apercevoir les éclats de sang par la porte entrebâillée avant d'être repoussées par les miliciens.

En entrant dans la grande salle, la fillette aux yeux gris chercha sa jeune sœur des yeux. Elle fut soulagée en l'apercevant près des hautes fenêtres, le visage tourné vers le paysage gelé qu'on devinait à travers les vitres embuées. Elle semblait étrangement calme et détachée, mais lorsqu'elle l'entoura de ses bras, elle la sentit trembler comme une jeune feuille dans le dernier vent d'hiver.

— Tout va bien, petite sœur, je suis là.

Doushka ne répondit pas. Était-elle seulement consciente de ce qui se passait ? Délia la serra contre elle en lui murmurant des mots tendres. Un grand homme aux sourcils épais et à la crinière abondante pénétra dans la pièce et leur ordonna de se mettre en rang. Une des surveillantes s'interposa. Elle était maigre, blonde, le visage ingrat et dénué de toute bonté.

— Camarade investigateur, je suis Olga Demenova, responsable adjointe de l'internat. C'est un affreux malheur qui nous afflige tous et je puis vous assurer que vous avez le soutien de mon service. Néanmoins, nous dépendons, comme vous le savez certainement, d'un autre ministère que le vôtre. J'ai donc été déléguée pour répondre à vos questions au nom de tout l'établissement.

L'homme la contempla sans afficher de sentiments. L'adjointe avait la quarantaine bien sonnée, la voix sèche, l'œil aigri et elle ne portait pas d'alliance. Il connaissait le type.

— Je suis persuadé que je peux compter sur votre entière coopération, camarade Demenova. J'aurais néanmoins besoin d'interroger certaines de vos pensionnaires ainsi que les membres de l'équipe qui assureraient la surveillance de nuit.

— Nos vigiles sont rentrés chez eux. Quant à nos pensionnaires, comme vous le savez certainement, leurs aptitudes intellectuelles sont trop limitées pour fournir un témoignage d'une quelconque valeur.

— J'en suis conscient, camarade Demenova, mais vous connaissez comme moi les procédures. Je suis contraint de

recueillir toutes les informations susceptibles d'aider à la résolution de cette affaire. C'est un travail ingrat, j'en conviens, mais qui doit malheureusement être fait, tout comme le vôtre.

L'homme avança avant que la surveillante n'ait eu le temps de rétorquer et elle ne put que s'écarter. Le rustre n'avait aucune manière, il devait être KGB. L'investigateur se planta devant les filles qui s'étaient instinctivement alignées comme à la parade.

— Mesdemoiselles, annonça-t-il d'un ton autoritaire, je suis l'investigateur Anatoly Brejinsky du commissariat central de Moscou, couramment affecté à Kiev, et voici mon assistant, l'officier Pietrov. Un terrible accident s'est produit cette nuit à votre étage, ayant coûté la vie à deux membres de cet établissement. C'est une affaire très grave. Vous pouvez être assurées qu'aucune d'entre vous n'est considérée a priori comme complice ni coupable, mais vous avez peut-être des informations qui pourraient nous aider. Le Parti a besoin de votre coopération. Je vous encourage donc à répondre aux questions qui vous seront posées par l'officier Pietrov ou moi-même de la manière la plus complète qui soit

et à ne rien nous cacher, car nous avons les moyens de savoir si vous mentez.

L'investigateur sortit un mouchoir de la poche de son gilet et s'épongea le front, un geste déplacé vu la température de la pièce. Il passa ensuite en revue les fillettes alignées en rang d'oignons. Une revue assez étrange d'ailleurs puisqu'il ne sembla s'intéresser qu'à leurs pieds. À la fin de son inspection, il en désigna une dizaine qu'il fit sortir des rangs.

— Je vais interroger celles-ci, camarade Pietrov. Occupe-toi des autres.

Si son assistant fut étonné de l'iniquité du partage et de l'étrange façon dont l'investigateur avait choisi ses témoins, il n'en laissa rien paraître. Les gars qui arrivaient de Moscou étaient généralement KGB. Même si Anatoly semblait différent – c'était le premier gars envoyé pour les espionner qui semblait connaître le boulot – les apparences étaient souvent trompeuses. Pietrov n'allait pas risquer de s'attirer les mauvaises grâces du Comité de sécurité en rechignant à l'ouvrage. Brejinsky emmena les fillettes devant la guérite du surveillant. Il fit entrer la première et s'enferma avec elle pendant que les autres attendaient en file indienne. La fillette

aux yeux gris était parmi les dernières en ligne et lorsque vint son tour, elle insista pour que sa sœur l'accompagne. L'homme refusa sa requête.

— Excusez-moi d'insister, camarade Investigateur, mais ma sœur est très timide. Elle n'osera jamais vous répondre. Si je suis là, elle aura moins peur.

La cadette s'était jusque-là tenue derrière elle et lorsqu'il lui fit signe d'approcher, il fut frappé de leur ressemblance. Peut-être avait-il abusé de la vodka généreusement servie par son assistant « pour se réchauffer » durant le trajet. Il secoua la tête mais les deux fillettes étaient toujours là, même visage, mêmes yeux gris, mêmes cheveux ondulants. Elles étaient plutôt mignonnes malgré la pâleur et la maigreur qu'elles partageaient avec les pensionnaires de cet établissement. Il avait du mal à imaginer ces petites mains maniant autre chose que des poupées. Il haussa les épaules et leur fit signe d'entrer.

— Nom, âge et dortoir.

— Je m'appelle Délia, j'ai bientôt treize ans, je suis dans le dortoir huit. Doushka est dans le dortoir cinq.

L'investigateur nota quelque chose dans son calepin.

— Doushka, c'est un étrange prénom, remarqua-t-il.
Pourquoi porte-t-elle une chemise à ton nom, alors ?

Les joues de la fillette prirent une teinte rosée.

— J'ai dû me tromper ce matin en m'habillant. Ça arrive, nous avons la même taille...

— Tu m'as dit que vous étiez dans deux dortoirs différents. Ne t'ai-je pas avertie qu'il ne servait à rien de mentir ? Je sais toujours quand les gens ne me disent pas la vérité.

— Pardon, camarade Investigateur. Nous nous amusons parfois à échanger nos vêtements. Pour ennuyer les surveillants. Je suis Délia, c'est la vérité.

— Je vérifierai. Votre dortoir est sur le même palier que le bureau du directeur où, vous le savez sans doute, un crime a eu lieu cette nuit.

— Le camarade Bourguinov...

La fillette laissa les mots flotter dans l'air comme si elle craignait de les prononcer.

— Je ne peux en dire plus pour l'instant, mais il est important que tu me dises si tu as remarqué quelque chose durant la nuit.

— Nous n'avons pas le droit de quitter nos dortoirs.

Elle avait répondu trop vite. Ses yeux gris ne trahissaient aucune émotion. Brejinsky n'était pas certain que les enfants répondent aux lois du langage corporel qu'il connaissait. Qu'ils sachent eux-mêmes faire la différence entre contes et réalité.

— D'après ce qu'on m'a dit, ce n'est pas ça qui vous empêche d'aller rôder dans les couloirs la nuit. Tu n'as rien vu, rien entendu ?

— Je suis désolée, camarade Investigateur, je dormais.

— Je vois. Et ta *doushka* ?

Délia interrogea sa sœur jumelle qui secoua la tête sans un mot. Elle avait l'air de s'ennuyer, comme si tout cela ne la concernait pas. L'investigateur consulta ses notes.

— Tu connais Elena Zubitskaya ?

— Beaucoup de filles s'appellent Elena ici, camarade investigateur.

— Une grande, une jolie rousse. Une de tes camarades m'a dit que vous vous étiez battues récemment.

La fillette marqua un temps d'hésitation.

— Les grandes ne nous aiment pas beaucoup, camarade Investigateur. Des fois, elles nous frappent.

— Allons, allons. On ne se dispute pas comme ça sans raison. Il y avait un problème entre vous ?

Elle ne répondit pas. L'investigateur Brejinsky pouvait imaginer qu'ici les pensionnaires n'aient pas besoin d'un motif pour se défouler sur les plus faibles. Cette fillette n'avait pas l'air bien dangereuse, chétive et pâle comme elle l'était. Une proie facile.

— Cette Elena, on raconte qu'on la voyait beaucoup avec le directeur Bourguinov ces derniers temps. Tu dois être au courant, dans un endroit comme celui-ci, les nouvelles circulent vite.

— Ce sont des histoires de grandes, camarade Investigateur. Nous ne nous mêlons pas de ça.

— Je ne sais pas. Tu es jolie aussi. C'est à cause de lui que vous vous êtes disputées ? Le directeur Bourguinov t'avait peut-être fait des avances...

— Excusez-moi, je ne comprends pas ce mot.

— Avait-il essayé de t'embrasser... ce genre de choses ?

La fillette eut un sursaut. Ses yeux gris se fixèrent sur lui.

— Pourquoi dites-vous cela ? Le camarade directeur était quelqu'un de très bon. C'est lui qui m'a autorisé à rester ici avec ma sœur.

— Je vois. Je voulais juste vérifier. Es-tu déjà allée dans son bureau ?

— Jamais. Nous n'avons pas le droit...

— Oui, d'accord. Et elle ?

— Non. Elle me l'aurait dit.

— C'est étrange. Tu m'as l'air d'être une jeune fille saine et équilibrée. Que fais-tu dans cet internat pour... enfin, auxiliaire ?

La fillette baissa les yeux.

— À moins que tu ne caches quelque tare physique ou mentale...

— Nous sommes des orphelines de Tchernobyl, camarade Investigateur. Personne ne veut de nous.

— Vous êtes de... là-bas ?

— Non, de Kiev. Mais notre père y est allé... on ne nous a pas laissées le voir à son retour. On nous a dit que c'était la maladie de Tchernobyl. Qu'il s'était sacrifié pour nous sauver. Notre mère aussi est morte, quelques semaines plus tard. Elle avait attrapé la maladie.

Brejinsky se souvint du problème qu'avait provoqué le sort des enfants dont les parents avaient été mobilisés à la hâte en ce terrible mois de mai 1986 pour « liquider » la région de Pripjat, proche du Tchernobyl, et éteindre l'incendie du réacteur. Quelque cent mille pompiers, mineurs et ouvriers dont beaucoup ne revinrent jamais ou moururent à plus ou moins long terme des effets des radiations, laissant derrière eux des milliers d'orphelins. Il n'y a pas si longtemps encore, on voyait des reportages sur ces enfants auxquels rendaient visite les hauts dignitaires du Parti. Ils avaient l'air heureux, avec leurs beaux habits et leur bouquet de fleurs.

Et puis les naissances difformes avaient commencé et l'actualité s'était soudainement tarie. On n'avait plus entendu parler d'eux. Brejinsky étouffa un grognement. Qui voudrait adopter un enfant d'irradié ?

— Je vois. Mais toi, tu me parais normale. Que fais-tu dans cet...

Il s'interrompit. Il pouvait être stupide parfois.

— C'est à cause de Doushka, n'est-ce pas ?

Délia ne put que hocher la tête sous le regard perçant de cet homme auquel il était impossible de mentir. Elle prit la main de sa sœur et la serra si fort qu'elle eut l'impression que les os allaient se briser entre ses doigts. Mais sa jumelle ne cilla pas. Elle n'avait pas quitté des yeux l'investigateur, comme si elle avait pressenti une menace. L'homme éprouva un moment de malaise.

— Vous pouvez y aller. Dis à tes camarades qu'elles n'ont pas besoin d'attendre. J'en sais suffisamment.

Il allait ajouter « Et ne vous éloignez pas » mais réalisa que c'était inutile. Ces pauvres enfants ne pouvaient aller bien loin. La plupart ne verraient plus le monde extérieur. Les

jumelles se retirèrent en silence, collées l'une à l'autre comme deux sœurs siamoises. L'investigateur les regarda partir. Les traces de leurs pieds nus brillaient sur le carrelage comme des taches de sang dans les reflets du soleil matinal.

Première partie

Paris,
avril 1994

La gare devait s'étendre sur des kilomètres car je marchais depuis des heures à la recherche du quai où m'attendait mon train. J'avais mon billet en main, mais j'étais incapable d'en déchiffrer les signes. Les lettres dansaient devant mes yeux, refusant de rester en place. J'aurais pu demander aux contrôleurs qui attendaient devant les quais, immobiles comme des statues, mais je ne me rappelais plus ma destination. Je me souvenais seulement que tu m'avais donné

rendez-vous en me glissant ce bout de papier dans la main. En le regardant plus attentivement, il ne ressemblait pas tellement à un billet de train. Plutôt une carte postale au dos de laquelle quelqu'un avait griffonné quelques mots d'une écriture indéchiffrable. Le recto montrait la place fleurie d'un village. Au centre, deux minuscules personnages se tenaient par la main, une mère et un enfant. Un crissement de métal retentit devant moi et je sus sans l'ombre d'un doute qu'il s'agissait de mon train. Il n'était qu'à quelques mètres, je pouvais voir le nuage de fumée qui annonçait son départ. Je me mis à courir le long du quai désert. Quelque part au sein de ce monstre de métal, tu m'attendais. J'agrippai la poignée de la porte qui refusa de s'ouvrir. Elle n'était pas vraiment fermée, je parvins même à la faire bouger de quelques millimètres, mais un vide l'aspirait comme une porte d'avion en vol. Un bruit strident me fit lâcher prise. Quelque chose me retenait, m'appelant avec insistance dans l'obscurité. J'avancai une main à tâtons pour arrêter le bruit et mes doigts rencontrèrent le bouton du réveil. J'appuyai. Le bruit perçant continua de plus belle.

Extirpant ma tête de l'oreiller, je regardai le cadran. Quatre heures moins le quart. Qu'est-ce qui pouvait faire

tant de bruit à cette heure maudite ? L'idée de prendre mon flingue et d'aller buter le voisin m'effleura. C'était quelque chose que j'aurais dû faire depuis longtemps. Toujours à faire la bringue aux heures les plus indécentes. Si seulement mes jambes avaient daigné m'obéir. Puis la pensée s'estompa, le doux plaisir de tuer cet être infâme lentement éclipsé par la réalisation que c'était en fait le téléphone qui sonnait. Un instant encore j'aperçus au loin le quai de gare et le train – *notre* train – qui s'éloignait. Je m'extirpai de la couette dans une série de craquements sonores. Mes pantoufles avaient disparu. J'étais certain de les avoir laissées au pied du lit. Encore ce foutu chat. Un dernier effort pour soulever ma carcasse et je titubai, pieds nus, jusqu'au combiné, faillis le laisser tomber et finalement réussis à l'élever à proximité de l'endroit où il me semblait qu'une de mes oreilles se trouvait habituellement.

— Bonjour Commissaire, claironna la voix de mon coéquipier dans les trous de bakélite. Désolé de vous déranger à cette heure indue mais le patron a besoin de vous. Un ponton s'est fait buter il y a quelques heures, une connaissance du ministre de l'Intérieur, et ça chauffe ici. En tant que sous-fifre, je n'ai pas les qualifications requises,

paraît-il, il ne leur faut pas moins qu'un commissaire sur le cas et le coupable coffré avant-hier. Vous voyez le genre...

Je balbutiai quelque chose au sujet d'un train à prendre et de pantoufles disparues et raccrochai. Le téléphone se remit à sonner trente secondes plus tard mais je ne répondis pas. J'avais trop de mal à essayer de localiser la porte de la salle de bains.

Dans ce métier de malade, il y a des jours avec et des jours sans. Enfin je suppose. Je ne me souviens pas du dernier jour que j'aurais pu qualifier d'avec. Se faire tirer du lit avant l'aube n'est déjà pas un bon signe, même si c'est fréquent. Mais quand ça arrive un dimanche, vous pouvez être certain que la journée va être carrément pourrie.

*

La rue était blême et glaciale. On avait beau être en avril, l'hiver ne voulait pas lâcher notre belle capitale. Les premières lueurs de l'aube pointaient au-dessus d'un ramassis d'immeubles grisâtres qui ne méritait pas le titre

d'horizon. Cinq heures du mat', l'heure frontière où les yeux caves de la faune nocturne croisent brièvement les faces encore assoupies des travailleurs de l'aube. Pour les uns, la fausse gaieté d'une nuit d'ivresse s'évaporant comme l'alcool pour ne laisser que le malaise, la solitude et l'ennui. Pour les autres, la pesante résignation des rêves d'une vie différente qui meurent inexorablement avec chaque tirage du Loto. Bref, l'heure à laquelle personne ne sourit.

Pendant un instant, je revis les petits matins d'autrefois, quand la rue rafraîchie par la nuit se remplissait du parfum de pain chaud s'échappant des boulangeries encore closes. Quand nous marchions, main dans la main, ivres d'amour et de promesses. Et l'image, comme mon rêve, se dissipa, ne laissant que la ville blafarde et le froid humide me pénétrant comme un mauvais présage.

Sur le trottoir était allongée une masse informe enveloppée de cartons et de sacs plastiques dont s'élevait une odeur rance. Je passai sans m'arrêter, pressant le pas vers la vieille Peugeot que j'aperçus avec un sentiment de soulagement, élément familier dans un monde peint de toutes les nuances possibles de gris. Me glissant rapidement à l'intérieur, je fus saisi du froid plus intense qui y régnait.

Comment se fait-il que les espaces clos aient toujours une température plus basse que leur environnement ? Ruminant ce paradoxe tout en fourrageant le contact de mes doigts gourds, je maudis toutes les vagues connaissances de ministre qui se font buter avant le lever du jour. Au troisième essai, la guimbarde me gratifia d'une série de crachotements et des pets triomphants du pot d'échappement. Dans une dernière secousse et un nuage de fumée, elle s'arracha du trottoir et s'engagea dans les rues de la capitale. Je la laissai faire, après plus de vingt ans de bons et loyaux services, je n'avais pratiquement plus rien à lui apprendre. Les yeux dans le vague, je contemplai une dernière fois le train qui s'éloignait lorsqu'un coup de frein brutal m'annonça que nous étions arrivés.

L'île de la Cité était silencieuse. Les murs de la Tour pointue¹ prenaient des teintes irisées dans le soleil levant. Un léger brouillard couvrait la Seine, dissimulant sa couleur malade. J'avais bossé dans pas mal de commissariats rivalisant allègrement de laideur mais, depuis ma mutation au quai des Orfèvres, je ne cessais de m'émerveiller dès que

¹ Le 36 quai des Orfèvres.

j'apercevais l'ancien bâtiment. Bien sûr, la beauté n'était qu'en façade.

Un bref salut aux plantes vertes qui battaient le pavé de leurs pieds gourds et j'entrai dans le sombre passage conduisant à la cour. L'escalier au lino écaillé m'accompagna fidèlement jusqu'au troisième étage où l'officier de garde, un vieux flic borgne au doux prénom d'Albert, m'accueillit d'un vague signe de la tête. En rétrospective, le bref frémissement de son crâne dégarni n'était peut-être dû qu'à la mouche qui s'y était posée. Évitant de le regarder droit dans l'œil, je m'engageai rapidement dans le couloir de la Criminelle. Il faut dire qu'Albert venait d'un commissariat de quartier et que les années passées à accueillir une populace volée, battue, meurtrie, hystérique, accusée à tort et autre avaient quelque peu déteint sur son propre caractère. Il était toujours à l'affût d'une oreille compatissante pour y déverser ses propres malheurs, dont la plupart devaient être une pure invention de sa part car personne n'aurait pu être aussi maudit des dieux. La plupart des visiteurs du 36, inconscients du piège que ses airs débonnaires dissimulaient, se laissaient aspirer dans ses divagations et repartaient en ne sachant même plus pourquoi ils étaient venus.

Mon genou gauche craquant encore sous l'effort demandé par l'escalier abrupt, j'entrevis la masse d'Ariel Levi, mon coéquipier, sortant d'un bureau dont émanait la voix tonitruante de notre bien-aimé taulier, le commissaire divisionnaire Letroux.

— Je m'en fous s'il ne répond pas, hurlait notre chef vénéré, défoncez cette p... de porte et ramenez-le ici, à poil s'il le faut !

Imperturbable, Ariel s'avança mollement vers moi. Bien qu'il fût bâti comme une tour d'immeuble, c'était un gars d'un flegme inébranlable. En dix ans de travail ensemble, je ne l'avais encore jamais vu s'affoler ni perdre son sang-froid.

— Heureux de vous voir, Commissaire. Le patron vous attend dans son bureau, comme vous pouvez l'entendre.

Mon coéquipier avait l'air aussi frais que s'il avait fait la grasse matinée. Sans doute un avantage qu'ont les gros, ils bénéficient de ressources dont nous ne pouvons même pas imaginer l'ampleur. Je fis une rapide prière pour que mon appart ait encore une porte ce soir et lui demandai de me mettre au jus.

— Un pote du Ministre s’est fait buter dans un hôtel près de la Concorde. Un certain Julien Delatour. Travaillé au couteau à ce qu’il paraît. Sa légitime croyait qu’il participait à un congrès à Bruxelles. Ça sent la femme ou le petit mignon vu le lieu du crime mais je n’ai encore rien vu, on vous attendait.

Ariel s’effaçait pour me laisser entrer dans l’antre du patron. Seule une chétive lampe de bureau était allumée et, avec le peu de lumière grise filtrant de la cour, l’atmosphère était aussi festive que celle des Catacombes. Le divisionnaire Letroux était un des rares pontes des Orfèvres à ne pas bénéficier d’un bureau donnant sur la Seine, ce qui ne faisait rien pour améliorer son humeur. Je marmonnai une vague excuse au sujet d’un train en partance. Si le divisionnaire m’avait entendu, il n’en laissa rien paraître et se lança dans un de ces longs monologues dont il avait le secret.

— Heyland, nom d’un chien, ça fait plus *d’une heure* que je vous fais chercher. Il faut *absolument* que vous me résolviez ce cas *aujourd’hui*. Le secrétaire du Ministre lui-même a appelé *trois fois* et je n’ai plus d’arguments à lui offrir sinon le nom d’un *coupable*. Il doit être en ce moment-même en train de réveiller le préfet et le prochain appel sera pour m’annoncer

ma mutation à la *fanfare des Gardiens de la Paix*. Vous êtes relevé de *toutes* vos enquêtes en cours. Vous n'avez qu'à passer vos dossiers au Chinois. Je *répète*, ce cas ne peut *pas* traîner, j'ai besoin d'un coupable *dans l'heure* ou vous retournerez faire les rondes du samedi soir en *banlieue* !

Je regardai sans broncher le taulier marteler son bureau pour ponctuer ses italiques pendant que mes autres sens captaient l'irrésistible odeur de café qui s'échappait de la pièce mitoyenne. J'imaginai la ravissante Samantha s'y activant dans son tailleur moulant. Si j'avais un jour envisagé de passer divisionnaire, c'eût été pour l'unique raison de l'avoir à mon service. Et de bénéficier d'une vraie machine à café au lieu de la pisse du distributeur. Mon imagination surfa un instant sur les sublimes rondeurs de sa poitrine, le galbe parfait de sa croupe, ses jambes interminables. Ajouté à l'enivrant arôme de l'arabica, tout cela éveillait en moi des pulsions trop violentes pour une heure si matinale. Un brutal coup sur la table me tira de ma lascive rêverie.

— Heyland, j'espère que je me suis fait comprendre. *Ma* carrière, la *vôtre* et tout ce qui vous est le plus sacré sont sur la sellette *en cet instant même*. Il me faut un *résultat*, et vite ! Sam, où est ce foutu café ?

Balbutiant des protestations d'allégeance éternelle, je me retirai à reculons. La masse de mon coéquipier m'arrêta net dans mon élan. Buter dans Ariel c'était comme heurter un tank. Lui n'avait probablement rien senti. Il s'écarta pour me laisser sortir et se mit en route derrière moi comme un pachyderme derrière son coolie. Prenant tous deux un air affairé et résolu afin d'échapper aux appels pressants de l'officier de garde, nous nous engouffrâmes dans l'escalier poussiéreux.

La voiture d'Ariel est aussi vieille que la mienne, mais la comparaison s'arrête là. J'ai toujours pensé que mon coéquipier prenait un plaisir sadique à m'humilier par ses tenues impeccables et la façon dont il astiquait sa bagnole, une revanche secrète pour l'avoir battu au poste de commissaire. Sans un mot, il déverrouilla les portières et bien qu'il ne fit aucun geste déplacé, je sentis qu'en son for intérieur, il savourait le moment. La bagnole démarra au quart de tour. Je me calai dans le siège (confortable, je dois l'avouer) sans un mot. Au bout de la route, un cadavre encore chaud nous attendait.

*

L'hôtel était l'un de ces mornes édifices de style haussmannien qui rendent certains coins de Paris indiscernables les uns des autres. Coincé dans une rue sans âme, il offrait aux taxis venus déposer leurs clients une bande de parking bordée de cordes. Ariel se gara sans vergogne sur la place réservée et refoula le portier qui s'avancait, sourcils froncés, en lui collant sa carte de la maison poulaga dans la figure. Il se lança aussitôt dans un interrogatoire détaillé du malheureux, prenant des notes en le regardant d'un œil soupçonneux, pendant que je me faufilai dans l'atrium. Un gars de la brigade était installé devant le comptoir où un jeune réceptionniste aux manières efféminées se ratatinait à vue d'œil. Entourés de minuscules valises, un couple de touristes japonais et une adolescente boutonneuse qui devait être leur fille se terraient au fond de la salle à manger. J'exhibai au planton ma carte du club et demandai si on les avait déjà interrogés.

— Pas encore, Commissaire, on ne pige que dalle à ce qu'ils baragouinent. On attend un traducteur du XIII^e.

J'imaginai sa déconfiture. Le XIII^e arrondissement était le Quartier chinois. C'est vrai que les Japonais sont des gens furtifs, on ne sait jamais où ils crèchent. Bah ! Ça leur fera des souvenirs de vacances. Je demandai où était le macchabée.

— Chambre 512, Commissaire, cinquième étage gauche. Le légiste et les spécialistes du labo sont déjà là.

Le tapis menant à l'ascenseur était orné de taches noir et or sur fond rouge. Comme un test de Rorschach, on pouvait y voir toutes sortes de choses auxquelles on n'aurait jamais pensé. L'image de deux corps enlacés arrêta un instant mon regard mais elle disparut lorsque je m'en rapprochai. J'entrai dans l'ascenseur et pressai le bouton du cinquième. Rien ne se passa. Au cinquième essai, la porte daigna paresseusement coulisser et l'appareil m'emporta dans un frémissement métallique vers le corps encore tiède de feu monsieur Delatour, protégé du ministère et probablement déjà à la bonne avec Saint Pierre.

Peut-être était-ce la moquette bordeaux qui grimpait le long des murs, mais le couloir du cinquième me parut bien sombre après la vive clarté du hall. Comme si j'avais changé

d'immeuble, qu'un couloir quantique s'était ouvert dans la cage d'ascenseur, me transportant dans un autre espace-temps. La tête hirsute de notre chef médecin légiste, pointant dans l'embrasure d'une porte, me ramena à la réalité.

— Ah ! Commissaire. Nous vous attendions.

Comment se faisait-il qu'on l'ait envoyé ici ? Un dimanche qui plus est. N'avait-il pas des sous-fifres pour faire ce genre de boulot ? Le doc répondit d'un vague haussement d'épaules, marmonnant quelque chose d'indistinct où il me sembla entendre les mots « enfoiré » et « ministre », et me précéda à l'intérieur de la chambre.

La pièce était plongée dans un silence total. Ce qui m'a toujours choqué sur le lieu d'un crime, c'est cette paix surréelle qui plane sur toute chose, comme si l'acte lui-même avait épuisé toute la violence et la fureur disponibles, laissant derrière lui le calme d'un fauve repu. Sur l'épaisse moquette piquetée, une flûte de champagne renversée avait laissé une trace en forme d'aile. Un pied blanc émergeait de derrière le lit, comme pour attirer l'attention. Au bout du pied gisait le cadavre de Julien Delatour, son visage bleu posé sur un coussin de sang noir. Sa gorge nettement tranchée dessinait

une deuxième bouche obscène que sa main essayait de cacher comme on cache de mauvaises dents. L'arme avait sectionné une artère car le sang avait giclé partout, dessinant un Jackson Pollock période fractale sur les rideaux, les murs, la moquette. Le chef légiste dut lire mes pensées et se lança comme un guide de musée dans une description détaillée de l'œuvre. Je l'écoutai d'une oreille en absorbant les détails de la scène, les méandres du sang répandu me rappelant les motifs abstraits du tapis de l'hôtel. J'y cherchai l'image de deux amants enlacés. En vain.

— La lame a tranché la carotide et l'artère jugulaire. Un seul coup, précis et violent, probablement délivré par-derrière. La victime n'a rien vu venir. Étant donné la cyanose du visage, il s'est probablement étouffé dans son propre sang. Pas une mort rapide. Le cadavre est frais, pas plus de quatre à cinq heures vu la rigidité partielle.

La position du corps était curieuse. Un homme égorgé s'écroule généralement vers l'avant, un réflexe du corps pour essayer de contenir la plaie. Mais je n'allais pas contredire le doc', surtout à cette heure matinale. Les flashes se mirent à crépiter, nous obligeant à une retraite prudente pendant que le photographe immortalisait la scène.

— Commissaire, m’interpella un des lapins blancs (comme nous appelions affectueusement nos techniciens de scène de crime) doit-on scanner la pièce pour traces d’ADN ?

Le pauvre bougre me fit presque sourire. Il pensait sans doute pouvoir jouer au détective avec ses éprouvettes. Le jour n’était pas encore venu où les nouvelles méthodes de « police scientifique » sonneraient le glas de notre profession. Où les conclusions d’un laborantin boutonneux remplaceraient notre légendaire pouvoir de déduction. De toute façon, la dernière scène de crime que vous voulez pour une analyse génétique, c’est une chambre d’hôtel. Et pas question de boucler celui-ci en attendant que les particules les plus légères aient eu le temps de se déposer. On n’était pas à Pigalle. J’expliquai au lapin que s’il pouvait déjà séparer les empreintes récentes des plus anciennes, ce serait déjà bien.

Sept heures du mat’ venaient de sonner au clocher de l’église Saint-Augustin lorsque je finis l’interrogatoire préliminaire des témoins. Je laissai filer les anxieux Japonais qui se confondirent en courbettes et remerciements incompréhensibles tout en se précipitant à reculons vers la

sortie. En voilà trois qui auront des choses à raconter du côté du mont Fuji. Comme quoi nous faisons tous des efforts pour favoriser l'industrie du tourisme, ainsi que l'exigeaient les consignes de la préfecture. Laissant les experts s'affairer sur les lieux du crime, je sortis avec Ariel à la recherche d'un bistro.

Au coin de la rue, je repérai un minuscule troquet d'où s'échappait un agréable effluve de caoua. Derrière le comptoir, le patron nous dévisagea avant de retourner à l'essuyage de ses verres. Au-dessus de sa tête, des fanions d'équipes de foot jaunissaient sous une épaisse couche de nicotine. Accoudé au zinc, un vieil habitué au regard éteint s'accrochait à son verre de peur de tomber. Ariel et moi nous assîmes à la table du fond où une jeune serveuse vint nous offrir une vue plongeante dans l'échancrure de son pull noir, une petite croix d'or confortablement nichée entre les seins. Les décolletés des serveuses françaises contribuent sans doute à notre regrettable réputation d'ivrognes. Mais comment ne pas s'abandonner au doux plaisir de noyer dans l'alcool le désir de leurs formes inaccessibles ?

Le café noir et corsé m'aida à chasser les images d'un autre corps, moins séduisant, gisant dans une chambre

d'hôtel pas loin. Ariel, lui, se vengeait sur une demi-douzaine de pâtisseries tièdes. La bouche encore pleine, il m'interrogea à demi-mot sur mes impressions. Nous avons développé au fil des ans un code de langage hermétique à tout autre que nous, ce qui nous permettait de comptabiliser les moments passés au bistro en heures de travail.

— Alors ?

Un cas épineux. Aucune passion dans l'acte, probablement politique. L'assassin était une femme. Une tueuse, et pas son premier coup. On ne trouverait pas d'empreintes. Ils se connaissaient ou elle avait levé la victime dans un bar ou un club, pas trop loin d'ici pour ne pas éveiller ses soupçons. Il allait falloir quadriller la zone. Nous aurions besoin de photos du type vivant.

Ariel ne parut pas surpris. Après plus de vingt ans dans le service, quelques minutes sur la scène de crime me suffisaient pour me faire une idée du coupable. C'était juste l'habitude. Comme un vieux garagiste peut vous dire quelle pièce vous a lâché juste au bruit du moteur. Mon coéquipier prit quelques notes dans son impeccable calepin. Comment

faisait-il pour le manipuler les doigts encore gras de croissant sans y laisser de marques ?

— M'en occupe. Quoi d'autre ?

Il faudrait recouper avec les autres cas d'assassinats de types influents. Fouiner dans le passé de la victime. Interpol pour les fichiers des criminelles recherchées et faire circuler les noms à la police des frontières.

— *Ay' hima* ! On n'est pas couchés.

Pas avant quelques jours, c'était certain. Au bar, le patron, inquiété par nos messes basses, se rapprochait imperceptiblement du téléphone, ou peut-être avait-il un gros calibre dissimulé sous le tiroir-caisse. Il fut interrompu dans son geste par l'entrée d'un policier en uniforme qui, comme tout flic qui se respecte, n'avait jamais appris à parler à voix basse.

— Commissaire, on vous cherche partout. Nous avons interpellé un suspect !

*

Je n'aurais jamais dû mettre du blanc, se dit la fille en observant les petites taches sombres parsemant sa robe de soie. Elle se sentait déplacée dans cette tenue de soirée, assise sur ce banc plastifié qu'elle partageait avec une vieille ivrogne assoupie. L'éclairage cru des néons conférait à sa peau claire un éclat blafard. Elle devait ressembler à une morte, c'était sans doute pour cela qu'ils l'avaient arrêtée.

Les menottes n'arrêtaient pas de glisser sur ses poignets. L'agent avait pourtant poussé jusqu'au dernier cran, mais il lui avait expliqué, en rougissant un peu, que les menottes n'avaient pas été conçues pour des femmes comme elle. Elle lui aurait bien demandé à quel genre de femmes il pensait mais, en territoire ennemi, mieux vaut ne pas provoquer l'adversaire. Elle avait laissé échapper un sourire timide et balbutié quelques mots dans un français hésitant. Les Français adorent qu'on parle mal leur langue. Rien ne les irrite autant qu'un étranger maîtrisant parfaitement les embûches et les exceptions illogiques de leur grammaire pédante.

Après les menottes, elle avait été abandonnée dans cet aquarium aux murs jaunis où elle attendait depuis pratiquement une heure, observant le va-et-vient matinal du

personnel de la PJ. Pour s'occuper l'esprit, elle fit le tour des notices épinglées au mur et s'arrêta à celles des personnes disparues. Chaque affichette racontait à sa façon une histoire. Un vieillard qui s'était enfui au volant de son antique voiture et que l'on ne reverrait plus. Une mère de famille qui avait déposé ses enfants à l'école un beau matin et disparu à tout jamais. Une notice capta particulièrement son attention, l'image au sourire innocent d'une fillette aux cheveux bouclés ayant disparu sur le chemin de l'école. Amélie, dix ans. La jeune Amélie ne connaîtrait sans doute jamais la joie de grandir. Comme elle qui avait laissé ses souvenirs derrière les grilles du cimetière brumeux où était enterrée son enfance, côte à côte avec le corps contaminé de ses parents. Il y avait au fond de sa mémoire des cauchemars dont elle refusait de se souvenir. Ils étaient là, à la limite de sa conscience. Elle devait simplement éviter l'obscurité et son grouillement de présences invisibles. Les nuits étaient les pires, quand de l'ombre jaillissaient ces longs gémissements que personne d'autre ne semblait entendre.

Peut-être était-ce la même angoisse qui l'avait saisie au coin de la rue où elle avait repris connaissance. Sortant d'une ruelle étroite, l'éclat des réverbères l'avait tirée d'un songe

dont elle n'avait conservé aucun souvenir, sinon cette certitude d'avoir rêvé. Elle s'était retournée pour tenter de percer l'obscurité, retrouver les images effacées, mais la ruelle était restée impénétrable, absorbant dans son noir d'encre la lumière émanant de la rue principale.

Des gouttes de sueur s'étaient formées au creux de ses omoplates, collant le tissu à sa peau. Elle frissonna. Quelque part, une voix l'appela et l'obscurité qui l'enveloppait fut déchirée par l'éclat blanc des néons.

— Mademoiselle, pourriez-vous me suivre s'il vous plaît, demanda le jeune policier qui l'avait menottée.

Elle leva vers lui ses yeux gris et sourit délicatement avant de se redresser. Elle fit mine de balayer une poussière imaginaire de sa robe, mais ses mains liées l'empêchèrent de terminer son geste. Au mur, l'image d'Amélie la contemplait de ses yeux tranquilles, des yeux d'un autre temps, d'une innocence perdue à jamais.

*

J'étais assis à la table d'interrogatoire et écoutais d'une oreille distraite le Chinois me détailler le profil de la suspecte. Son vrai nom était Simon Quang et il était aussi franchouillard que la plupart d'entre nous, mais ses origines vaguement vietnamiennes lui avaient valu ce surnom dont il paraissait s'accommoder. Dans la police, comme en politique, seuls les Caucasiens mâles hétéros échappaient aux noms d'oiseaux, et encore.

— Étrangère, probablement russe, en tout cas de l'Est. Pas fichée chez les batteuses d'asphalte. J'ai fait prendre ses empreintes et les photos d'usage mais pas encore de retour des fichiers. On l'a interpellée du côté du quai Saint-Michel, les vêtements éclaboussés de sang. Elle était habillée pour une soirée mondaine, mais n'avait aucun papier sur elle. Elle dit ne se souvenir de rien.

Des éclaboussures. Intéressant. Cela voudrait dire qu'elle était présente quand le type s'était pris le coup de bistouri. En espérant que le groupe sanguin corresponde. Elle collait au profil. Restait à voir à quoi elle ressemblait. Un crime laisse toujours des traces. Bien sûr, il faut laisser une place au doute. La vérité n'est pas une fille facile. Il était tout à fait possible qu'elle ne fût qu'une touriste qui s'était fait agresser

ou une *escort girl* expulsée un peu violemment d'une des parties « fines » qui pullulaient dans les quartiers huppés.

— Pas de traces visibles de violence sur elle, Commissaire. Ce n'est pas son sang non plus sur les fringues. Et puis, je ne sais pas... elle a l'air bizarre. J'ai demandé qu'elle passe aux urgences de l'Hôtel-Dieu pour une prise de sang, les résultats sont négatifs. Rien au ballon non plus. Amnésique, mais consciente. Drôlement calme en tout cas, vu la situation.

Le moment où l'assassin est le plus vulnérable, c'est juste après le fait. Il est rare qu'on les coince à ce moment-là, mais ça arrive parfois. C'est le regard qui les trahit, cette puissante montée d'adrénaline à laquelle ils se sont abandonnés et les laisse vidés de toute énergie, éteints. On dit que tuer est la plus puissante des drogues, mais la descente n'en est que plus brutale.

— Elle a été interpellée à six heures trente-quatre au procès-verbal, soit trois heures après l'heure supposée du meurtre. Même à pied, cela lui laissait amplement le temps de se retrouver au Quartier latin.

En tenue de soirée et en talons hauts, je suppose ? Difficile de passer inaperçue en plein milieu de la nuit, même à Paris. Sans compter les pavés. Ma tueuse n'était certainement pas aussi stupide. Elle avait prévu ses propres roues et n'aurait pas couru le risque de prendre un taxi. Ceci dit, ils font peut-être les choses différemment à l'Est. Faudrait vérifier.

— La plupart des chauffeurs de nuit sont rentrés chez eux, Commissaire. Va falloir attendre qu'ils reprennent leur tournée, dans la soirée ou demain.

Ce brave Quang. Je lui demandai s'il voulait annoncer la bonne nouvelle au patron.

— Je fais ce que je peux, Commissaire. Même pour la Place Beauvau², je n'ai pas les ressources pour faire tirer du lit tous les chauffeurs de taxi de la capitale, sans compter ceux qui travaillent au noir.

Je pris mon air le plus compatissant et l'envoyai au charbon. Il quitta la pièce en marmonnant. La porte se referma brutalement, me laissant seul face à la chaise vide.

² Siège du ministère de l'Intérieur à Paris.

Avant même qu'elle ne s'ouvre pour laisser passer la suspecte, une étrange sensation de déjà-vu m'envahit. Le loquet résonna dans la pièce avec le claquement métallique d'une porte de cellule.

*

La salle où l'on emmena la fille était de la même couleur jaunâtre, moins les affichettes. La seule décoration consistait en un cadre pouilleux contenant des articles de loi. La pièce sentait le tabac froid. On lui retira les menottes et elle se massa les poignets machinalement. Le jeune policier avança une chaise pour elle et la laissa avec l'interrogateur dont elle s'efforça d'ignorer la présence. Ses yeux se posèrent sur le paquet de blondes sur la table et elle en prit une sans demander. L'homme ne se formalisa pas et se pencha même pour lui offrir du feu. Leurs mains se touchèrent un instant. Il avait une quarantaine d'années, les cheveux noirs, parsemés de gris. Portés mi-longs à la française. Des yeux sombres et habités. Il était plutôt grand, mais pas du genre athlétique. Il émanait de lui une sorte de tristesse, quelque

chose dans le regard que certaines femmes trouveraient attirant. Un regard de poète, ou d'assassin.

Le flic l'observa sans rien dire pendant qu'elle aspirait sur sa première cigarette de la journée. Puis son regard se détourna pour suivre les volutes de fumée qui dansaient au gré de courants invisibles. Quand il rompit le silence, sa voix était un peu rauque.

— Délia Olevnaya, c'est bien le nom que vous avez donné à l'officier de garde ? Nous n'avons trouvé aucune trace de votre présence en France dans les dossiers de l'Immigration ou à l'Office des visas. D'où venez-vous exactement ? Depuis quand êtes-vous à Paris ?

Elle leva sur lui ses grands yeux gris. Les siens étaient sombres et auréolés d'ombre comme ceux d'un homme qui dort peu, ou mal.

— Je ne sais pas si c'est vraiment important, je ne suis qu'une Ukrainienne de passage, Inspecteur...

— Commissaire.

Elle grimaça.

— Je n'aime pas ce terme. Chez nous, ça veut dire autre chose.

L'homme haussa les épaules.

— Laissez-moi décider de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas, madem...

Elle fit un geste d'encouragement.

— ...mademoiselle Olevnaya, finit-il.

Elle croisa les jambes et vit son regard glisser le long de l'échancrure de sa robe. Elle sentit monter en elle une légère chaleur à l'idée d'être exposée à ses yeux sombres. Il rompit le contact pour consulter ses notes.

— Vous avez déclaré que vous étiez ici en qualité de touriste.

— Oui. C'est la première fois que je vois Paris.

— Vous parlez étonnamment bien le français.

— Chez nous, on l'apprend à l'école, je ne le parle que moyennement. C'était la langue de la noblesse russe, vous savez. On n'a pas voulu me dire pourquoi j'étais ici. Je n'ai rien fait de mal.

— Vous pourriez commencer en m’expliquant d’où viennent ces taches de sang.

— Je n’en sais rien, j’ai peut-être saigné du nez, ça m’arrive en ce moment.

— Cela n’a pas l’air d’être votre sang. Nos laborantins sont en train de l’analyser, inutile de me raconter des histoires.

— Alors je ne sais pas. Je ne me souviens de rien.

— Vos analyses ne révèlent ni alcool ni stupéfiant. Pas de drogue connue en tout cas. Comment auriez-vous pu oublier ?

— Je n’en ai aucune idée. Vous est-il déjà arrivé de perdre toute notion de votre propre existence ?

Il ne répondit pas mais ses yeux avaient déjà parlé pour lui.

— Mademoiselle Olevnaya, ce n’est pas moi qui suis...

Elle l’interrompit avant que la colère n’ait eu le temps de l’emporter.

— Excusez-moi. J’ai des moments d’absence, Inspecteur. À cause de l’obscurité. Comme si elle aspirait mon âme.

L'homme la regarda longuement.

— Et cette nuit ferait partie de vos zones d'ombre ? Un peu mince comme alibi.

— Vous n'avez aucune idée de ce que l'obscurité peut vous faire. On croit pouvoir s'en protéger, mais elle vous rattrape toujours.

— Où étiez-vous entre minuit et trois heures ?

Elle se mit à jouer nerveusement avec ses cheveux, couvrant et découvrant ses oreilles fines. Elle n'aimait pas parler de l'obscurité. Le silence s'installa entre eux, seulement troublé par le rythme de leur respiration. La pièce était insonorisée, nul autre son ne leur parvenait.

— Où étiez-vous, mademoiselle Olevnaya ?

— Je n'en sais rien.

— Vous ne me facilitez pas la tâche et vous aggravez votre cas. Quel est votre dernier souvenir conscient ?

Délia ferma les yeux. L'intérieur de sa tête était comme une scène de théâtre déserte sous le faisceau des projecteurs. Une scène vide de personnages, et elle ne savait pas si la pièce était déjà terminée ou si elle n'avait pas encore commencé.

— J’attendais un taxi, je crois. Ou quelqu’un est venu me chercher. Je ne sais plus. Vous savez, ça ne m’était pas arrivé depuis longtemps. De perdre la mémoire, je veux dire. Pas ici. C’est pour ça que j’aime les villes comme Paris. Il y a toujours de la lumière. À la campagne, je perds l’esprit, tout y est si sombre.

— Quelle heure était-il ? répéta le flic en prenant des notes.

— Environ neuf heures. J’avais rendez-vous...

— Avec qui ?

— Personne en particulier, j’étais invitée à une soirée. Mais je ne pense pas y être arrivée. J’ai repris conscience près des quais. J’avais perdu mon sac, ma veste. Une patrouille de police m’a recueillie. C’est tout ce dont je me souviens.

— Avez-vous été... agressée ?

Il semblait gêné de poser la question.

— Non. Mais j’ai peut-être perdu connaissance.

— Vous souvenez-vous au moins de la soirée à laquelle vous vous rendiez ?

— Oui, c'était l'anniversaire d'un ami. Pas un des miens, un ami d'un ami.

— Où se tenait-elle ?

C'était comme un nom d'insecte. Hôtel Grillon, un truc comme ça. Le flic tiqua mais ne fit pas de commentaire.

— Connaissez-vous un certain Julien Delatour ?

— J'ai connu des hommes. Je ne peux pas me souvenir de tous les noms.

— La cinquantaine, plutôt mince, cheveux poivre et sel ?

— Du poivre et du sel ?

— Cela signifie des cheveux partiellement gris.

— Un peu comme vous ? J'aime bien. C'est distingué.

Le flic soupira.

— Mademoiselle Olevnaya, vous êtes suspectée de meurtre. Les traces de sang recueillies sur vous peuvent, si elles se révèlent provenir de la victime, constituer une preuve de votre culpabilité. Vous risquez la prison à vie, l'amnésie n'étant pas reconnue comme une défense aux yeux de la loi. Je ne pense pas que ce soit le moment idéal pour plaisanter.

— Je suis désolée, Inspecteur. Je vous ai dit ce que je savais.

Avant qu'il ait eu le temps de poser une autre question, la pièce fut brutalement plongée dans le noir et un cri animal déchira la pièce. Des formes sombres percèrent la fine membrane des murs et se précipitèrent sur elle. Elle tenta de se débattre, mais le noir se fit plus profond encore, jusqu'à l'engloutir entièrement.

*

Un jeune policier passa la tête dans l'entrebâillement de la porte pour me demander si j'étais prêt à recevoir la suspecte. La procédure aurait voulu qu'on la laisse macérer un bon quart d'heure, seule dans la pièce, avant de commencer à l'interroger, mais j'avais des heures de sommeil en retard. Autant en finir le plus vite possible. La porte s'ouvrit et, au même moment, le soleil fit une trouée dans la couche de nuages, illuminant la pièce. Sauf qu'il n'y avait pas de fenêtres. La fille hésita sur le seuil, promenant son regard alentour comme si elle cherchait quelque chose. Ses yeux

passèrent sur moi sans s'arrêter. Elle était de taille moyenne, mince et portait une robe du soir sur de longues jambes gainées de bas clairs. Le dossier la décrivait comme une potentielle prostituée, mais elle était trop belle pour ça.

L'agent la dirigea vers le centre de la pièce, lui ôta les menottes et l'installa dans la chaise qui me faisait face. Ses gestes étaient lents et mesurés, comme s'il maniait un objet délicat. C'est vrai qu'elle avait l'air fragile. Ses cheveux clairs se fondaient dans la pâleur de sa peau, presque blanche sous la lumière crue. Le genre de peau trop fine pour cacher les émotions qui peuvent l'enflammer. Des seins graciles dont on apercevait la pointe rosée sous le tissu léger. Une bouche fine, figée dans une moue presque boudeuse. Elle semblait à la fois immatérielle et provocante, mélange équivoque d'innocence et de sensualité.

Son regard s'arrêta sur mon paquet de clopes. Elle se servit sans me demander. Je me penchai pour lui offrir du feu. Pendant l'espace d'un instant, nos doigts se frôlèrent et une décharge semblable à de l'électricité statique me traversa. Je retirai ma main mais les picotements persistèrent. C'était une sensation curieuse, pas entièrement désagréable. Elle ne cilla pas, comme si j'étais le seul à avoir ressenti le choc.

Lorsqu'elle tourna le visage vers moi, je sombrai dans d'immenses yeux gris comme la mer en hiver. Elle était d'une beauté lunaire, étrangère à ce monde.

Il me fallut quelques secondes pour me ressaisir. La plupart des clients à qui j'avais affaire étaient des êtres profondément marqués, bouillonnants de haine ou de colère rentrée, refoulée mais toujours perceptible dès qu'on commençait à gratter la surface. Rien ne m'avait préparé à cette pâle beauté échouée entre ces murs lugubres. Je parcourus le dossier que m'avait laissé l'inspecteur Quang. Les photos d'identification ressemblaient à peine à la femme assise en face de moi. Même l'âge inscrit au dossier ne semblait pas correspondre. Je ne lui donnais pas plus de vingt ans.

J'attendis que ses bouffées de cigarette se fassent plus lentes, quand la nicotine atteint enfin le cœur d'où elle se répand à tout l'organisme. Les volutes de fumée dessinaient des formes éthérées et pendant un instant, je revis les deux amants enlacés de l'hôtel avant qu'un courant imperceptible ne les dissolve.

L'interrogatoire n'allait nulle part et je ne savais pas par quel bout la prendre. J'avais beaucoup de mal à me concentrer sur autre chose que le son de sa voix, les nuances musicales de son accent slave, les gestes gracieux de ses mains. On aurait dit que chacun de ses mots m'était personnellement destiné, qu'il n'y avait plus qu'elle et moi au monde. Comme lorsque l'on croise le regard d'une femme dans la rue et que l'environnement s'estompe, l'espace d'un instant, d'une brève interrogation muette à laquelle on n'ose répondre. Quand le temps semble suspendu entre deux chemins qui se touchent avant de se séparer à jamais.

Le cas était en train de s'effriter devant mes yeux. Les innocents ont toujours l'air embarrassé. Ils ont peur d'avoir fait ce que vous leur reprochez. Les vrais coupables eux protestent, se mettent en colère, essaient de se convaincre eux-mêmes de leur innocence. Cette fille affichait une sérénité qui ne correspondait ni à l'un ni à l'autre, comme si elle était au-dessus de tout ça. J'essayai de la déstabiliser, mais elle continua à me répondre de la même voix posée et calme, une voix qui semblait déplacée dans un corps si jeune. Comme si elle avait déjà vécu plusieurs vies.

Puis soudain, tout s'éteignit. Dans l'obscurité, la fille poussa un cri d'animal blessé. La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrit violemment pour laisser passer les ombres de deux agents. La fille se rua sur eux. Un des gardes hurla à son tour, de douleur. Il y eut une mêlée confuse, les deux hommes n'arrivaient pas à la maîtriser. Soudain les cris cessèrent et j'entendis le bruit sourd d'un corps heurtant le sol. Un troisième agent fit irruption dans la pièce en brandissant une lampe torche. Je vis les deux policiers penchés sur la forme inerte de la fille. Que lui avaient-ils donc fait ?

— Rien du tout, Commissaire, elle s'est effondrée comme une masse. C'est une véritable hystérique. Je crois qu'elle m'a mordu, ça fait un mal de chien.

Qui avait éteint les lumières ?

— Panne d'électricité. C'est fréquent à cet étage, les installations sont plutôt vétustes. Nous devrions évacuer la prévenue avant qu'elle ne fasse plus de dégâts.

Les gardes emmenèrent la fille inconsciente et je restai seul, à moitié groggy. La violence de sa réaction m'avait pris par surprise. L'obscurité l'avait transformée en moins d'une

seconde, effaçant toute trace de la fille fragile que j'avais en face de moi. Je quittai la salle d'interrogatoire et marchai au hasard dans le halo des éclairages de secours. Au tournant d'un couloir, je butai sur mon coéquipier qui m'agrippa par le bras, comme pour m'empêcher de tomber. Mon cœur cognait à un tel rythme que je pouvais l'entendre.

— Ça va, Commissaire ? Vous avez l'air d'avoir vu un fantôme.

Je n'avais aucune idée de comment ça allait ou de quoi j'avais l'air.

— Le chef voudrait vous voir. Sans pause-café en chemin de préférence. Mais je ne vous ai peut-être pas trouvé...

Après ce qu'il venait de se passer, un café n'aurait pas suffi de toute façon. Je me dirigeai vers le bureau du divisionnaire, conscient que ça allait être ma fête. Les sales jours comme celui-ci, il me suffisait de rentrer la tête et d'encaisser les coups en attendant que l'orage passe. Mais aujourd'hui, il était à peine huit heures et demie et je n'avais déjà plus ni bateau, ni compas, ni bouée pour échapper à la tempête qui se formait au-dessus de ma tête.

*

— Heyland, pour l'amour du ciel, que se passe-t-il ?

Je ne trouvai pas la force de lui répondre. Le commissaire divisionnaire Letroux faisait les cent pas derrière son bureau. Je zieutais avec convoitise le fauteuil en cuir qu'il réservait aux invités de marque, mais il ne sembla pas remarquer ma prière muette. Quand il nous invitait à nous asseoir, ce qui était rare et signifiait généralement qu'il allait nous refiler une mission pourrie, c'était sur des chaises aussi dures que le cœur d'un banquier. Le jour était complètement levé, jetant sa lumière crue sur le pauvre décor. Au mur, le portrait du président de la République nous observait d'un œil bon enfant parfaitement travaillé. Le regard de Letroux s'y arrêta comme s'il cherchait l'inspiration.

— Je ne me suis jamais opposé à vos méthodes, Heyland, même lorsqu'elles me paraissaient peu orthodoxes. J'ai bravé le ridicule en vous laissant poursuivre certains suspects sous prétexte que vous les aviez vus en rêve. Vous avez beau être le meilleur limier de la maison, vous y êtes allé un peu fort ce coup-ci. La prévenue est en pleine crise d'hystérie à ce qu'on

me dit. J'ai un agent en route pour l'hôpital avec deux doigts cassés et une morsure au visage. Avez-vous une idée quelconque des emmerdes que vous allez me causer avec les syndicats ?

Je contemplai les arabesques du tapis persan. Les rêves n'étaient pas de ma faute. Avec le temps, j'en étais venu à accepter le fait qu'ils me trompaient rarement. D'ailleurs, je ne rêvais que des victimes, jamais des assassins.

— Je m'en fous de vos rêves, Heyland. Je dois rendre des comptes dans cette affaire. Qu'avez-vous tiré d'elle ?

Nous faisons fausse route. La fille n'était au mieux qu'un pion, l'appât peut-être. D'après le rapport préliminaire du labo, la chambre d'hôtel ne contenait aucun indice, preuve que nous avons affaire à des professionnels. Et pas de simples tueurs à gages. L'assassinat de Julien Delatour n'était pas un acte passionnel, mais une exécution. Il faudrait chercher ailleurs. Dans le Milieu, ou dans la politique. Vu l'intérêt de la Place Beauvau, je penchais pour cette dernière.

Letroux n'avait pas l'air très heureux.

— Heyland ! Le ministère exige que nous résolvions cette affaire rapidement et vous me parlez de politique ! Vous

voulez quoi au juste, ma mort ? Vous avez déjà vu une enquête dans ce milieu aboutir ? À titre posthume, et encore. Pas de recherche de commanditaires, Heyland, on va faire au plus simple.

Letroux avait certaines lacunes du fait qu'il ait passé plus d'années à s'user le pantalon à la préfecture qu'à battre le pavé, mais on ne pouvait lui contester un sens aigu du réalisme politique. Il passa nerveusement la main dans ses cheveux gris et jeta un regard soucieux sur la montre en or blanc que sa femme lui avait offerte, éveillant en moi une pointe de culpabilité au souvenir du corps voluptueux d'Amélie Letroux.

— Le ministre est attendu dans son cabinet d'un moment à l'autre. Si vous n'avez rien de plus solide à me proposer, la Russe fera parfaitement l'affaire. Étrangère, manifestement désaxée et virtuellement trouvée sur les lieux du crime, les mains encore tachées de sang. Nous allons la garder sous scellés, le temps de réunir les preuves de sa culpabilité. Je compte sur vous pour me les dénicher. Et vite. Montez-moi un dossier solide. Trouvez un pékin ou deux pour la placer sur les lieux du crime. Les gens sont prêts à tout pour avoir leur nom dans les journaux. Surtout dans ce quartier. Vous

voyez, je vous mâche le travail. Laissez les conspirations politiques aux journalistes et faites votre boulot de flic ou, meilleur limier ou pas, je trouverai quelqu'un d'autre pour le faire. Je vous ai toujours laissé du mou, à vous de me renvoyer l'ascenseur. Vous avez jusqu'à ce soir.

Je pris congé et le chemin de mon bureau en essayant d'imaginer une échappatoire, mais il n'y en avait aucune. Les méthodes de Letroux étaient loin d'agréer avec les miennes mais il avait raison sur un point : Délia Olevnaya était la suspecte idéale. Les preuves à charge n'étaient pas convaincantes à mon goût, mais une chose était claire. C'était elle ou moi.

*

Ariel, comme à son habitude, avait déjà rassemblé tous les dossiers sur le cas et les avait soigneusement empilés sur mon bureau. Toute personne me connaissant aurait eu du mal à identifier ce bureau comme le mien. Tout y paraissait à sa place, les petits dossiers sur les grands, les stylos au garde-à-vous par rang de taille, les tiroirs nettement

étiquetés. Sauf que j'aurais été incapable d'y retrouver quoi que ce soit. La logique d'Ariel était aux antipodes de la mienne. Je ne comprenais jamais pourquoi il s'acharnait à ranger ce dont j'avais besoin dans le dernier endroit où j'aurais personnellement pensé à regarder. À part ça, je veux dire si on pouvait passer outre sa manie malade du rangement, son humour douteux et les piteux talents culinaires de sa femme, c'était encore le meilleur adjoint avec lequel j'avais eu l'occasion de travailler. Je devais avoir mon air des mauvais jours car il me dispensa de ses boutades habituelles et continua à mastiquer pensivement son sandwich kasher, le nez plongé dans un épais dossier rose. Il avait peut-être du neuf.

— Rapport d'autopsie, groupe sanguin relevé sur les vêtements de la fille, rapport sur les courses de taxis répondant à la description de la Russe, fichiers d'immigration pour les trois derniers mois, fichier d'Interpol sur les assassins professionnels et quelques rapports annexes que je n'ai pas encore eu le temps de parcourir. Il y en a bien pour deux jours de travail.

Nous n'avions pas deux jours et il le savait. Fallait aller au plus court.

— On n'a pas grand-chose. Le sang sur les vêtements de la suspecte correspond bien au groupe de la victime, mais il faudrait une analyse génétique pour en être certain, et le labo dit que les prélèvements sont insuffisants pour offrir une preuve légale. De toute façon, il va leur falloir cinq à dix jours pour compléter les analyses. Je leur ai donné le feu vert, ils n'avaient pas l'air d'avoir grand-chose à faire. La scène de crime n'a rien donné pour l'instant, des empreintes mais pas les siennes, aucun indice probant. Les lapins y travaillent encore. Le rapport d'autopsie ne nous éclaire pas plus, sauf si vous voulez savoir ce que le défunt a eu pour dîner. Un peu d'alcool dans le sang, mais rien d'alarmant pour quelqu'un qui sortait d'une soirée mondaine. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi la fille se serait habillée en blanc si elle avait prémédité de tuer quelqu'un de façon aussi brutale.

Les bouchers s'habillent aussi en blanc. Ça fait plus propre. Il faut un sacré sang-froid pour prendre le temps d'effacer ses empreintes pendant que quelqu'un s'étouffe dans son propre sang.

Ariel secoua la tête et retourna à son dossier portant le sigle de la planète frappée d'une dague. Il méditait sans doute

sur l'étonnante beauté des criminelles fichées par Interpol, à croire que toutes les polices du monde s'accordaient sur le fait que seules les femmes dotées d'un physique hors du commun méritaient d'être poursuivies. Ou bien était-ce leurs crimes qui leur conféraient cette envoûtante beauté ?

Je parcourus le dossier d'enquête pour en extraire les points clés. Aucun témoin n'avait positivement identifié la fille mais il n'y avait aucun apport positif permettant de la disculper non plus. Les chauffeurs de taxi interrogés ne l'avaient pas reconnue, mais on obtenait rarement quelque chose d'eux, à croire qu'ils entretenaient une règle de confidentialité tacite dans la profession. C'était la victime, Julien Delatour, qui avait réservé la chambre et personne n'avait vu celui ou celle qui l'accompagnait, l'arrangement discret de l'hôtel permettant aux clients de faire entrer et sortir leurs invités sans passer par l'accueil.

Je n'attendais d'ailleurs pas grand-chose des témoignages. Au contraire de ce que veulent nous faire croire les feuilletons télévisés et les romans de gare, j'ai toujours été effaré du peu d'attention que les gens accordent à ce qui se passe autour d'eux, des variations complètement surréalistes de ce qu'ils perçoivent comme étant la réalité. JFK avait été

assassiné devant des centaines de personnes et des dizaines de caméras et personne n'était capable de dire ce qui s'était réellement passé, qui avait tiré la balle fatale ni d'où elle provenait. Et ce n'était sûrement pas du fusil d'Oswald, vu que c'était une balle à fragmentation et pas du même calibre. À croire que chacun d'entre nous vit dans une réalité entièrement dissociée de celle des autres. J'ai vu plus d'un investigateur, tout frais sorti de l'école de police, devenir hystérique en essayant d'accorder les témoignages sur un même incident. Le système judiciaire a d'ailleurs renoncé à ce que deux personnes soient appelées à la barre pour décrire la même scène vu que ça foutrait une pagaille indescriptible. Les témoins sont sélectionnés en fonction de leur quotient de crédibilité, pas de l'exactitude de leurs observations.

Je pris quelques notes. J'en avais rarement besoin, mais ça me calmait. Ariel avait peut-être trouvé quelque chose sur Delatour, connexions possibles au crime organisé, magouilles financières ou autre.

— Tu ne vas pas aimer. Tous les dossiers concernant le sieur Delatour sont partis chez les Grandes Oreilles il y a quinze jours de ça.

C'est ainsi que nous désignons affectueusement les services de Renseignements généraux entre nous. Je crus avoir mal entendu mais il confirma.

— J'ai également croisé Michel Darseniak, de la DST³, aux Archives. Il n'avait pas l'air très heureux de m'y rencontrer.

Merde. Je n'aimais pas l'idée des services secrets écumant les Archives deux semaines avant que notre type se fasse buter. Ça sentait le coup fourré à plein nez. Avec ces spécialistes de la désinformation à l'œuvre, il serait aussi difficile de découvrir la vérité dans cette affaire que dans les discours d'un politicien. Délia Olevnaya ressemblait de plus en plus à la proverbiale chèvre attachée au poteau. L'idée me fit sourire. Je revis la façon dont ses yeux gris me dévisageaient, sans aucune trace de peur, ou sa fureur lorsqu'elle avait agressé les deux policiers. Le loup allait probablement tomber sur un os. J'aurais parié sur son innocence, mais elle s'était peut-être jouée de moi. Si c'était

³ Direction de la Surveillance du Territoire, service de renseignements du ministère de l'Intérieur, historiquement chargé du contre-espionnage français.

le cas, c'était la tueuse la plus froide que j'aie jamais rencontrée.

Environs de Moscou, décembre 1989

La neige ayant rendu le chemin impraticable, Anatoly Brejinsky dut abandonner sa voiture en contrebas et franchir à pied la dernière centaine de mètres qui le séparait de la demeure isolée. La bâtisse avait connu jadis son heure de gloire mais même la nuit tombante ne pouvait dissimuler son délabrement actuel. Un chien aboya à l'intérieur pendant qu'il secouait la neige collée à ses bottes. De la lumière apparut à la fenêtre du rez-de-chaussée. Anatoly cogna du poing sur l'épais panneau.

— Oleg, vas-tu laisser un ami mourir de froid ?

Les aboiements s'amplifièrent un instant puis se réduisirent à des grognements étranglés. La porte s'entrebâilla pour laisser apparaître le canon d'un fusil de chasse.

— Un instant, Capitaine. Le temps que j'attache ce satané chien. Il ne vous connaît pas encore.

Oleg n'avait besoin ni du fusil ni du chien pour défendre la demeure. On aurait dit une montagne en mouvement. Il aurait pu briser le cou d'Anatoly d'une main sans se donner plus de mal que pour écraser une blatte. Mais il prétendait que ces deux attributs lui donnaient des airs de noblesse pour aller avec ses nouvelles fonctions. Anatoly se serait bien gardé de le contredire. Oleg n'était pas un mauvais bougre mais il n'avait aucun sens de l'humour et personne ne voulait se trouver du mauvais côté de ses mouvements d'humeur.

L'investigateur Anatoly Brejinsky, comme la moitié des fonctionnaires soviétiques, travaillait à ses heures pour le Comité pour la Sécurité de l'État, mieux connu sous ses initiales de KGB. Il était ce qu'on appelait un rabatteur. Le Comité avait un problème majeur concernant le recrutement

d'agents fiables pour leur département Action, les « affaires mouillantes » comme on l'appelait, un euphémisme qui dissimulait les opérations secrètes dépassant largement le cadre de la légalité. Le KGB avait d'abord tenté d'utiliser les agents sortis de ses écoles pour ce genre de tâche, avec assez peu de succès. Meurtres, enlèvements, sabotages, c'était un job trop hasardeux pour les agents réguliers qui, dans leur vaste majorité, étaient des bureaucrates convaincus dont la principale compétence consistait à savoir rédiger des rapports flatteurs sur la suprématie du Parti. Il avait donc fallu s'adresser ailleurs, et seuls les criminels endurcis et certains psychopathes s'étaient avérés posséder les compétences requises pour ce type de missions.

Ce système n'avait pas été inventé par les Russes, mais il faut avouer qu'il fonctionnait assez bien. L'aspect le plus délicat de l'opération était le recrutement des agents et, surtout, leur contrôle une fois lâchés dans la nature. Il y avait eu par le passé quelques bavures embarrassantes. L'expérience de gens comme l'investigateur Brejinsky était inestimable pour le KGB. Sa position au sein de la milice criminelle l'amenait à connaître mieux que personne les candidats susceptibles d'être recrutés parmi les repris de

justice qu'il côtoyait chaque jour. Ces gars-là étaient prêts à tout pour sauver leur peau, s'éviter l'internement à perpétuité, ou simplement satisfaire leurs penchants sadiques. Leur recrutement était aisé et ils ne demandaient qu'un minimum de formation.

Oleg était un des « agents spéciaux » qui travaillaient pour lui. Les deux hommes s'étaient rencontrés durant l'interminable guerre contre les moudjahidine afghans. Anatoly avait été envoyé avec une unité des forces spéciales, les Spetsnaz comme on les appelait à l'époque, pour superviser les actions des forces régulières autochtones. Après la désertion massive des soldats afghans et les lourdes pertes subies par l'Armée rouge aux mains des insurgés, Moscou avait dû envoyer une différente engence de combattants pour endiguer l'hémorragie. Tueurs, violeurs, voleurs, ces nouvelles troupes fuyaient un ennemi bien plus redoutable que les moudjahidine. Le Parti était disposé à fermer les yeux sur leurs crimes et pardonner leurs fautes passées en échange de leur contribution à une victoire soviétique. Oleg faisait partie des milliers de criminels qui avaient ainsi été libérés des prisons surpeuplées pour plonger dans l'enfer du désert afghan. Il s'était tout de suite illustré

pour ses qualités de destruction et son apparente invulnérabilité aux balles, éclats d'obus et autres projectiles létaux qui faisaient partie du régime quotidien des combattants des deux bords.

Les deux hommes, issus de milieux aussi diamétralement opposés, n'auraient jamais dû se rencontrer, mais la guerre a la sale manie de faire fi des barrières sociales. Les obus ne font aucune différence entre l'innocent et le damné, entre le noble et le gueux. Lorsque la jeep d'Anatoly explosa sous un tir de roquettes avant de l'ensevelir sous une tonne de tôle froissée, lui brisant net les deux chevilles, c'est Oleg qui l'extirpa de son cercueil de métal et le porta sur les quarante kilomètres les séparant du premier avant-poste allié. Oleg et lui furent les seuls hommes de l'unité à survivre à l'embuscade. La gravité de ses blessures mit fin à sa carrière militaire et, dans le convoi qui le ramenait en Russie, Anatoly s'interrogeait encore sur les motivations du simple soldat qui avait risqué sa vie pour le sauver.

Oleg n'avait survécu à la guerre que pour réintégrer la prison où il attendait à nouveau le châtement temporairement suspendu pour la durée de son engagement. Malgré les promesses, l'État éprouvait des tiraillements de

conscience à honorer le marché fait avec ses criminels vu la débâcle politique et militaire subie en Afghanistan. Oleg était un être fruste qui ne possédait pour tout atout que son exceptionnel physique. Il n'était pas foncièrement mauvais mais faisait plutôt penser à ces molosses à l'aspect attachant qui peuvent vous arracher un bras en jouant. Dans les rudes montagnes de son Caucase natal, il avait appris à survivre de la seule façon qu'il connut, en jouant les gros bras pour les trafiquants et les caïds du coin. Anatoly comprit que c'était sa position d'officier qui lui avait valu l'attachement d'Oleg, comme un chien dressé obéira d'instinct à la voix la plus autoritaire. Usant de son influence, il le fit relâcher et l'engagea dans son effectif d'agents illégaux. Si les tactiques les plus élaborées ne donnent pas toujours le résultat escompté, la force brute échoue rarement quand celui qui l'applique ne connaît ni conscience, ni limites.

Anatoly pénétra dans la demeure et les deux hommes s'embrassèrent. L'endroit était partiellement en ruines. Une partie du toit s'était effondrée et l'aile nord était condamnée, mais il restait suffisamment de pièces habitables pour y vivre confortablement comme en témoignait la revigorante chaleur qui l'accueillit lorsqu'il pénétra dans le vestibule.

Oleg le précéda dans le salon où brûlait un large feu de cheminée et l'invita à s'asseoir dans un divan élimé pendant qu'il versait la vodka. Les deux hommes étaient en train de trinquer lorsqu'une porte claqua à l'étage et deux pieds chaussés de pantoufles à plumes firent leur apparition dans l'escalier. Anatoly se leva respectueusement pour accueillir la femme en déshabillé rouge qui fit une entrée nonchalante. Elle avançait avec grâce, sa chevelure savamment ébouriffée reflétant les flammes de la cheminée. Elle n'était plus dans ce qu'on appelait la « fleur de l'âge », mais elle arborait le genre de beauté intemporelle à laquelle les femmes qui ont été extrêmement belles dans leur jeunesse peuvent prétendre. Elle joua coquettement avec l'étole de zibeline jetée sur ses épaules et tendit à Anatoly une main aux ongles vermillon qu'il embrassa comme s'il se trouvait en présence royale, tout en lui adressant des compliments sur sa beauté radieuse. Elle gloussa et le gratifia d'un regard plein de promesses.

— Je suis désolé, comtesse Alissa, de vous déranger à cette heure tardive, mais avec l'état des routes, et cette neige...

— Tu es toujours le bienvenu, Anatoly, répondit la femme. Oleg m'avait annoncé ta venue mais je dois avouer que je ne t'attendais plus et m'étais déjà couchée.

Anatoly n'en crut pas un mot. La comtesse avait savamment orchestré son entrée afin d'engendrer chez son hôte les regards admirateurs dont elle était friande. Il suffisait de voir le savant maquillage sous lequel elle dissimulait les ravages inexorables du temps. Il faut dire qu'elle était encore désirable. Même si son domaine se limitait désormais à un manoir en ruines perdu au fond d'une province oubliée, elle avait gardé l'allure d'une grande dame. Anatoly ignorait s'il y avait du vrai dans ses prétentions nobiliaires ou s'il s'agissait d'un subterfuge pour appâter les clients de son ancien commerce, mais il se prêtait à son jeu sans arrière-pensées.

La comtesse Alissa avait incontestablement été l'une des plus belles femmes de la capitale, et elle avait le cœur large. La liste des hommes qui l'avaient courtisée ressemblait au Who's Who de la Russie d'après-guerre. Elle parlait aussi un nombre impressionnant de langues – quatorze prétendait-elle, et personne n'avait pu la démentir. Au faite de sa gloire, ayant atteint l'âge où ses charmes menaçaient de flétrir – et avec eux l'emprise qu'elle pouvait exercer sur les hommes –

elle accepta de s'associer avec l'un des parrains de la nouvelle mafia russe, lui servant à la fois de maîtresse attitrée, de conseillère et de gérante pour son réseau de maisons closes. Une position enviable pour une femme de son âge mais qui comportait sa part de risques lorsqu'on connaissait le caractère hautement volatil de ce genre d'amants et les luttes de pouvoir sanguinaires qui déchiraient régulièrement le milieu. Consciente que sa chance ne pouvait durer éternellement, la comtesse Alissa avait pris les devants en s'enfuyant avec la petite fortune qu'elle avait discrètement détournée et suffisamment de secrets pour envoyer son complice à l'ombre pour le reste de ses jours s'il tentait de lui nuire.

C'est à cette époque qu'Anatoly l'avait connue, alors qu'elle fuyait les tueurs lancés à ses trousses par son ancien amant. Il s'était occupé de lui trouver une planque sûre en échange d'informations dont la belle était aussi prodigue que de ses charmes. Pour sceller le marché, il lui avait fourni la protection rapprochée d'Oleg. Anatoly savait manier ses pièces comme un joueur d'échecs, les mettant en position pour servir ses plans sans jamais éveiller leurs soupçons.

— Tes visites se font trop rares, Anatoly, roucoula Alissa tandis qu'elle prenait place sur ses genoux.

— J'ai eu une année chargée, Comtesse. Mais je me réjouis de pouvoir vous rendre visite quand mes devoirs m'en laissent le loisir.

— M'as-tu apporté les derniers magazines de Moscou ? Tu sais combien il est difficile de se les procurer ici.

— Je n'ai pas oublié, Comtesse. Ils sont dans la voiture. Comment allez-vous vous-même ? La capitale n'est plus la même depuis votre départ.

— Moscou se débrouillera bien sans moi. Zarkov doit encore avoir ses tueurs à mes trousses.

— Il y a bien longtemps qu'il n'a plus fait parler de lui. Certains disent qu'il repose au fond de la Volga attaché à un bloc de béton, d'autres qu'il est en train de pourrir au fond d'une prison d'Europe de l'Est.

— Tu le connais, Anatoly. La mort même ne pourrait l'arrêter. Il faut se méfier des eaux calmes car elles sont habitées par les diables.

Anatoly protesta pour la forme, c'était une discussion qu'ils avaient à chaque rencontre. Il se plaisait à entretenir sa paranoïa en laissant filtrer comme à contrecœur les ombres de sa vie passée. Alissa servait à la perfection ses plans personnels en restant cloîtrée dans cette demeure où il pouvait utiliser ses talents à sa guise.

— Je suppose que tu as hâte de revoir tes protégées, enchaîna Alissa. Tu seras fier du travail que j'ai accompli. Ça n'a pas été facile, crois-moi, mais j'ai l'habitude des jeunes vierges, j'en ai formé plus que mon compte.

— Je ne pouvais faire un meilleur choix en vous les confiant, Comtesse. Mais je doute qu'elles puissent un jour rivaliser avec la perfection de l'original.

— Flatteur ! En voilà une façon de parler à une dame.

La comtesse le souffleta de son étole, laissant la bretelle de son déshabillé glisser sur la naissance d'un sein. Anatoly savait ce qui l'attendait. Cela faisait partie de leur accord. On ne peut pas laisser une femme comme la comtesse isolée au milieu de nulle part sans lui accorder certaines faveurs. Il saisit sa taille étroite et tous deux montèrent en riant vers la chambre à coucher. Oleg les regarda partir, prit son fusil et

se mit à le nettoyer, le démontant pièce par pièce comme on déshabille une femme, caressant chacune de son chiffon huilé au rythme des cris étouffés qui faisaient vibrer la vieille demeure.

*

Délia s'était réveillée tôt ce matin-là, en proie à une excitation fébrile. Il y avait de l'électricité dans l'air, semblable à la vibration invisible qui annonce l'arrivée du printemps et que tout être, végétal ou animal, ressent instinctivement comme la pulsation silencieuse d'un cœur universel. Un changement subtil dans la lumière rendait la chambre plus claire. Elle écarta les rideaux de velours. Les lueurs de l'aube tardive envahissaient progressivement le ciel encore gris. Encadré par le givre étoilé qui entourait les carreaux, le paysage offrait un horizon d'arbres nus à perte de vue. Délia détestait l'absence de couleurs de l'hiver, détestait le froid et détestait par-dessus tout les barreaux de métal aux fenêtres. Pour se consoler, elle se répéta qu'il y avait un monde de différence entre les barreaux de son

ancien asile et ceux-ci. Sa rencontre avec l'investigateur Brejinsky lui avait permis d'échapper au monde sans espoir de l'internat. La liberté lui importait moins que l'assurance qu'elle ne serait pas séparée de sa sœur jumelle. Pour cela, elle était prête à tout accepter.

Elle se souvenait de cette fatale journée, de la peur qui lui avait tordu le ventre à l'idée qu'on puisse l'accuser de la mort atroce du directeur du pensionnat. Elle se sentait coupable, comme si sa peur même avait libéré les démons qui avaient puni l'ignoble Pavel Bourguinov pour ses actes obscènes. C'était une scène surgie de ses cauchemars, la matérialisation de son désir enfoui pour se venger des humiliations qu'elle avait subies.

Heureusement, l'investigateur n'avait pas eu le temps de terminer son enquête. À la façon dont il la regardait, elle savait qu'il pouvait lire en elle comme dans un livre ouvert. Qu'il pourrait déchiffrer les odeurs qui collaient à sa peau, témoins de sa peur et de son dégoût. Mais il n'y eut pas d'autres interrogatoires. Quelques heures plus tard, l'affaire était passée aux mains d'agents mandatés par le ministère de l'Éducation. Ceux-ci les avaient renvoyées dans leur chambre où elles avaient été confinées pour le reste de la

journée. Il leur fut interdit de parler de l'incident entre elles et aucune explication ne leur fut fournie. Dans les jours qui suivirent, le personnel encadrant de l'internat fut entièrement remplacé par de nouveaux visages et une bonne moitié des pensionnaires furent échangés avec d'autres institutions. Le Parti avait apparemment estimé qu'il fallait à tout prix éviter d'alimenter les souvenirs collectifs. Ainsi, cette journée finit par s'effacer pour ne plus revenir, comme la présence de Pavel Bourguinov.

Délia se serait, elle aussi, contentée de gommer ce drame de sa mémoire si elle n'avait reçu la visite, quelques mois plus tard, de l'investigateur qui l'avait interrogée. Devinant son inquiétude, l'homme la rassura. Il ne venait pas, dit-il, en qualité d'officier de la milice mais représentait un organisme social qui s'intéressait à leur sort. Après avoir plaisanté sur l'identité de Délia en souvenir de leur première rencontre, l'homme l'invita à l'accompagner hors du bâtiment. Ils marchèrent côte à côte le long du parc qui entourait le pensionnat. La température était idéale et Délia goûta le plaisir rare de pouvoir circuler librement hors des murs austères, le soleil printanier caressant sa peau. L'homme

alluma une cigarette dont l'arôme lui rappela les herbes brûlées de son Ukraine natale.

Elle se souvenait à peine de ce qu'il lui avait dit. L'air frais et l'entêtante odeur de tabac l'avaient plongée dans une sorte de transe où son esprit vagabondait comme si elle avait déjà brisé les barrières des hauts murs. Il avait parlé de les emmener loin d'ici, sa sœur et elle. De leur donner les moyens de bâtir une nouvelle vie. Elle n'avait qu'une vague idée de ce qui pouvait l'attendre de l'autre côté des murs, mais elle aurait accepté n'importe quoi pour quitter cette horrible bâtisse.

— Vous n'aurez pas à revenir à l'internat, sauf bien sûr si vous décidez d'abandonner avant la fin de votre formation, avait-il conclu.

L'homme n'avait aucune idée du genre d'enfer qu'était leur vie ou il n'aurait même pas évoqué cette possibilité. Elle lui demanda quand elles pouvaient commencer.

— Il y a quelques formalités à régler, mais nous n'avons pas besoin d'attendre que notre bureaucratie ait fini le travail de paperasse. L'institution pour laquelle je travaille a

suffisamment de poids pour obtenir un ordre de transfert dans les meilleurs délais.

— Pouvons-nous partir aujourd’hui ?

L’homme sourit.

— Je crains que ce ne soit pas possible, mais je te promets de faire en sorte que vous n’ayez pas trop longtemps à attendre. Je repasserai vous chercher, ta sœur et toi. Tenez-vous prêtes et n’emportez que le strict nécessaire.

La pudeur et la honte l’empêchèrent d’avouer qu’elle ne possédait rien d’autre que les vêtements qu’elle portait sur le dos et une vieille chemise de nuit. L’homme la raccompagna à l’entrée du bâtiment et la regarda galoper joyeusement le long du couloir qui menait aux dortoirs.

Les jours qui suivirent furent les plus difficiles que Délia ait jamais connus. Plus durs encore que ceux où elle vivait dans la peur de l’ancien directeur de l’internat. Elle s’éveillait chaque matin avec le sentiment qu’elle avait rêvé cette rencontre, qu’il ne s’agissait que d’un autre de ses fantasmes. Elle n’en avait même pas parlé à sa sœur, de peur que celle-ci ne les trahisse, que quelqu’un d’autre ne leur vole cette chance. Et puis, les marques de griffures étaient réapparues.

Elle s'éveillait le matin comme si elle avait passé la nuit dans les bras de quelque bête sauvage. Elle ne savait pas d'où venaient ces marques étranges. Elles avaient disparu après la mort de Bourguinov. Quelles horreurs pouvaient la visiter dans ses rêves pour la pousser à se mutiler ainsi ? Délia savait que seul leur départ de l'internat pourrait éloigner les démons qui hantaient ses cauchemars. Mais que deviendraient-elles si l'investigateur ne tenait pas parole ?

Ses craintes s'évanouirent lorsqu'un homme au regard froid vint un jour les tirer du lit aux aurores. L'investigateur Brejinsky les attendait dans une longue voiture aux vitres fumées. Il les accueillit avec un large sourire et leur offrit un panier de pâtisseries encore chaudes. Délia toucha à peine les siennes et les abandonna à sa sœur. Elle regarda la silhouette de l'internat diminuer et s'évanouir au loin avant de laisser les larmes la submerger. L'investigateur ne dit rien mais posa une de ses mains sur la sienne. De l'autre côté, Doushka s'appuya sur son épaule. Elle n'avait posé aucune question lorsqu'elle avait été arrachée à son lit pour suivre sa sœur aînée. Délia était son soleil, ses arbres et son ciel. Elle l'aurait suivie en Enfer.

Personne ne revit plus les jumelles et leur souvenir disparut progressivement. Un incendie ravagea le sous-sol de l'internat quelques mois plus tard, détruisant les archives et toute trace de leur passage. Si tant est que quiconque voulût s'intéresser au sort de deux orphelines parmi le demi-million que comptait le pays, il eut été impossible de savoir ce qu'elles étaient devenues. Leur passé avait été effacé aussi parfaitement que si elles n'avaient jamais existé.

*

S'arrachant à ses rêveries, Délia s'éloigna de la vision déprimante de la fenêtre et contempla sa sœur cadette étendue dans le lit. Elle dormait beaucoup ces temps-ci, sa maturation consommait toute son énergie. Elles avaient maintenant quinze ans et leur corps atteignait sa pleine maturité. Délia pouvait sentir cette vibration enivrante qui émanait de tous les recoins de son nouveau moi, de son ventre, de ses aisselles, de chaque courbe de sa chair transformée. Elle sentait confusément que c'était dans cette ivresse même que se trouvait la clé qui ferait tomber les

grilles autour d'elle. Elle avait espéré que cette transformation puisse leur permettre, sa sœur et elle, d'assumer chacune leur identité, de briser le cordon ombilical qui les reliait depuis l'enfance, mais elle avait dû se rendre à l'évidence qu'au lieu de les différencier, les changements qui s'opéraient en elles ne faisaient que réduire la fine barrière les séparant encore. Elles se ressemblaient un peu plus chaque jour et Doushka était devenue le miroir où elle pouvait mesurer sa propre métamorphose.

Elle se pencha sur la forme assoupie et essuya délicatement le filet de salive au coin de sa bouche. Sa respiration était saccadée. Derrière les paupières closes, les mouvements erratiques de ses yeux suivaient les méandres d'un rêve agité. Comme quand elles étaient petites, elle se mit à chantonner à mi-voix une berceuse de leur enfance, une comptine pour éloigner le grand loup gris rôdant autour du lit. Au bout d'un instant, la respiration de sa sœur se fit plus régulière et l'ombre d'un sourire se dessina sur ses lèvres.

Un bruit de clés dans le couloir la tira de sa contemplation. La porte s'ouvrit et la comtesse Alissa parut dans l'embrasure. Sa mise d'habitude impeccable semblait quelque peu bousculée, comme si elle avait été tirée de son

lit à la hâte. Une tâche de chaleur courait le long de son cou. Dans son sillage pénétra un homme qu'elle ne connaissait pas. Elle ressentit cette présence étrangère comme une gêne, une intrusion. Elle se raidit. L'homme s'arrêta lorsqu'il l'aperçut. Ils restèrent un instant à s'observer d'un bout à l'autre de la pièce, gardant une distance respectueuse comme deux fauves dont le chemin se croise. C'est alors que le visage de l'investigateur de la milice surgit de sa mémoire comme un souvenir longtemps oublié. C'était bien lui, même s'il paraissait avoir changé de façon subtile. Peut-être était-il un peu plus petit que dans son souvenir, un peu plus voûté par le poids des ans. Ou était-ce elle qui avait grandi ?

Anatoly Brejinsky hésita un instant puis fit quelques pas dans sa direction. L'image des deux fillettes chétives qu'il avait rencontrées au pensionnat devait être bien loin dans ses souvenirs. Pourtant, quelque chose dans son regard lui donna la certitude qu'il l'avait reconnue. Elle aurait aimé qu'il ouvre ses bras pour l'accueillir comme une enfant perdue mais c'était sans doute trop demander. Il fallait absolument qu'elle lui prouve que sa sœur et elle étaient prêtes à assumer le rôle qu'il leur réservait, quel qu'il soit, pour qu'il accepte

de les libérer de cette grande maison vide, de ces arbres morts à perte de vue et de ces fenêtres barrées.

— Bonjour, Délia. Tu me reconnais, n'est-ce pas ? Veux-tu bien réveiller ta sœur ?

Sa voix était un peu cassée. Délia s'excusa pour aller secouer la forme endormie. Celle-ci se leva immédiatement, instantanément alerte. Cela faisait partie de leur entraînement. Le sommeil était à la fois un ennemi et un allié, les jumelles avaient appris à le maîtriser sous la férule d'Oleg qui leur avait inculqué la discipline impitoyable qu'on apprend sur les champs de bataille. Doushka apporta rapidement de l'ordre à sa toilette, lissa ses cheveux clairs et vint se placer près de sa sœur. Les deux filles se tinrent côte à côte sous le regard inquisiteur de l'homme. Il s'avança et se mit à tourner autour d'elles. Elles étaient nues sous leur chemise de nuit et Délia se sentit étrangement émue par ses regards. La comtesse proposa à Anatoly qu'elles se déshabillent complètement afin qu'il puisse les observer à sa guise mais il refusa d'un geste de la main. Les jumelles l'auraient d'ailleurs fait sans éprouver la moindre gêne.

— Vous avez fait un travail admirable, Comtesse.

— J'étais sûre qu'elles te plairaient. Je les ai gardées sous un régime quotidien de caviar pour les fortifier, elles étaient bien maigres quand tu me les as amenées. Regarde-les maintenant ! Et tu n'as encore vu aucun de leurs nouveaux talents.

— J'ai déjà prévu quelque chose pour elles. Pourriez-vous les préparer pour un voyage de quelques jours et leur fournir ce dont elles auront besoin.

Ce n'était pas une question. Il tourna les talons et quitta la pièce pendant que la comtesse pressait les jumelles à s'habiller. Quelques instants plus tard, elles descendirent toutes trois au salon où l'homme les attendait. Les filles étaient habillées et maquillées de façon identique. On aurait dit un miroir brisé en deux. Restait à savoir qui était l'original et qui le reflet. Anatoly ne fit aucun commentaire et, après une cérémonieuse prise de congé, il conduisit les jumelles vers la sortie. Les filles n'avaient qu'une valise à elles deux et le suivirent sans même un regard en arrière. Oleg et la comtesse les accompagnèrent à la porte, comme deux parents anxieux voyant leur progéniture les quitter. Ils restèrent côte à côte sur le pas-de-porte, les regardant

s'éloigner dans la brume matinale avant d'y disparaître,
comme happés par le sol.

Un mot de l'auteur

Merci pour votre lecture. J'espère que vous aurez apprécié cet extrait. Pour poursuivre l'aventure, vous pourrez trouver le roman en librairie ou sur les plateformes de ventes. Un succès partiellement dû au soutien de monBestseller et sa communauté de lecteurs.

Du même auteur

Le masque d'Eurydice Roman noir

D'une rive à l'autre du Léthé, l'Enfer ne relâche pas si aisément ses proies.

Elle avait disparu il y a bien des années. Il me disait qu'il l'avait oubliée, que la balle qui avait perforé son crâne avait emporté ses souvenirs, mais je savais qu'il me cachait quelque chose. Y avait qu'à voir toutes les cicatrices dont il refusait de parler, ou la façon dont il vivait retiré du monde, hanté par de terribles secrets du temps où il travaillait pour les Renseignements. Avec pour seule compagnie la chienne abandonnée que j'étais.

Aussi, quand deux gars se sont pointés chez nous pour essayer de remuer le passé, j'ai compris qu'il se passait quelque chose, que j'allais le perdre, pour un fantôme, une femme dont il tentait désespérément de nier l'existence.

Le deuxième volet du triptyque noir initié avec *Le baiser de Pandore*.

Les glaneuses de temps Contes fantastiques

Une jeune détective se lance sur les traces d'un tueur en série dans les brumes de l'Angleterre victorienne. Une princesse africaine doit affronter le désert et la montagne de la déesse-serpent pour réclamer son héritage. L'île tropicale féérique où ses parents l'ont emmenée n'est peut-être pas aussi inoffensive que Sybille pourrait le croire. Aux portes de la Cité des ombres, une jeune indienne apprend la danse du vent pour se protéger des esprits malins. La vie n'est pas simple quand on est une zomb' adolescente dans un monde d'humains sans pitié. Un étudiant en archéologie égyptienne fait une découverte bouleversante sur le quai déserté d'une petite gare anglaise...

Un kaléidoscope d'aventures fantastiques par l'auteur du *Baiser de Pandore*, enrichi de huit illustrations de Violette Sagols.

La baie des Trépassés/La rouille **Contes fantastiques**

Le vieux Bolzec l'avait bien dit : seuls les maudits osent courir la lande un soir de tempête sur la Baie des Trépassés. Surtout lorsque ce vieux fou de professeur se livre à ses étranges expériences...

Il y a bien longtemps qu'on ne l'appelait plus la planète bleue. Depuis le jour en fait où la première expédition sur Mars avait ramené cette étrange spore fossile. Seule aujourd'hui sur le bord du lac à moitié englouti, la jeune Sheela observe la lente progression de cette masse rouge sang avançant vers elle, dévorant tout sur son passage...

Deux nouvelles primées qui nous emmènent lentement au bord du gouffre...

J'espère que vous aurez apprécié ce roman. Si vous désirez rester informé(e) de mes futures publications ou suivre mon actualité, n'hésitez pas à vous abonner à ma lettre d'information en suivant ce lien : [s'abonner](#)

Site web : www.mezaventures.com